

Noirs dans les camps nazis

Serge Bilé

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Serge Bilé

Noirs dans les camps nazis



LE ROCHER POCHÉ

Noirs dans les camps nazis

Serge Bilé

**NOIRS
DANS LES
CAMPS NAZIS**

éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© **2016, Groupe Artège**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi
BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-26808-408-4
ISBN epub : 978-2-26800-201-9

Chapitre I

KONZENTRATIONSLAGER

C'est un pays que peu de gens réussiraient sans hésiter à situer sur une carte du monde. Un pays dont on ne parle quasiment jamais. Un pays oublié. Seul avec son passé. Seul avec son drame.

C'est là pourtant que tout a commencé, là qu'est né le nazisme bien avant l'heure, là qu'ont été expérimentés les premiers camps de concentration bien avant la Seconde Guerre mondiale, là qu'ont été jetées les bases de la solution finale bien avant l'avènement d'Adolf Hitler.

Ce pays, immense et désertique, c'est la Namibie dont l'effroyable histoire a été jusqu'ici éclipsée par celle de son puissant et omniprésent voisin, l'Afrique du Sud, avec lequel il partage une frontière et des douleurs communes.

Quand les premiers colons allemands débarquent sur ses côtes, en 1870, la Namibie est une mosaïque de peuples divisés entre Ovambo, Kavango, Nama ou encore Herero. Une désunion dont joueront d'ailleurs les Allemands pour s'aventurer et s'installer à l'intérieur des terres.

Des Allemands qui découvrent très vite les richesses du sous-sol namibien avec sa profusion de cuivre et surtout de diamants. Pour exploiter ces gisements et étouffer toute velléité de contestation, le chancelier Otto von Bismarck nomme en 1884 un gouverneur civil chargé d'administrer la nouvelle colonie.

Cet homme, dont le nom de famille nous est devenu, depuis, tristement commun, c'est Heinrich Goering, le père de Hermann Goering, qui deviendra plus tard l'un des plus hauts dignitaires nazis.

Heinrich Goering a recours, pour remplir sa tâche, à des méthodes expéditives : déplacement des populations parquées dans des réserves raciales et réduites en esclavage, exécutions sommaires en cas de résistance et confiscation systématique des terres et du bétail.

Une ségrégation et une barbarie auxquelles s'opposera vigoureusement un petit peuple de bergers, les Herero, conduit par un

chef obstiné et courageux, Samuel Maharero. Il préconise pour bouter les Allemands hors du pays de créer le plus large front possible.

« Toute notre docilité et notre patience envers les Allemands ne nous servent à rien, car chaque jour ils nous fusillent pour rien, écrit-il le 11 janvier 1903 aux autres chefs de tribus pour les exhorter à la révolte. Mes frères, n'en restez pas à votre premier refus de participer au soulèvement, mais faites en sorte que toute l'Afrique combatte les Allemands. Mourons plutôt ensemble au lieu de mourir de mauvais traitements, en prison ou encore d'autres manières¹. »

Sa missive restera sans réponse. Las, les Herero décident, un an plus tard, jour pour jour, le 11 janvier 1904, de se lancer seuls dans la bataille. Ils attaquent une garnison allemande à Okahandja, tuent une centaine de colons et détruisent leurs lignes de télégraphe et de chemin de fer.

Une véritable humiliation pour les Allemands, qui n'auront de cesse de se venger, épaulés par des renforts qui ne tarderont pas à arriver. Trois mille hommes et un nouveau commandant en chef connu pour sa brutalité et sa poigne de fer, le général Lothar von Trotha.

Von Trotha confirme sa réputation en lançant dès le 2 octobre 1904, aussi incroyable que cela puisse paraître, un ordre d'extermination (*Vernichtungs-befehl*) à l'encontre des Herero :

« Moi, général des troupes allemandes, adresse cette lettre au peuple Herero. Les Herero ne sont dorénavant plus des sujets allemands. Tous les Herero doivent quitter le pays. S'ils ne le font pas, je les y forcerai avec mes grands canons. Tout Herero aperçu à l'intérieur des frontières allemandes (namibiennes) avec ou sans arme, avec ou sans bétail, sera abattu. Je n'accepte aucune femme ni aucun enfant. Ils doivent partir ou mourir. Il n'y aura aucun prisonnier mâle. Tous seront fusillés. Telle est ma décision pour les Herero². »

Une décision immédiatement mise à exécution avec une minutie et une stratégie diaboliques. Hommes, femmes et enfants herero sont systématiquement exterminés. Les survivants sont pourchassés, pris en tenaille et repoussés méthodiquement vers le désert où ils mourront d'épuisement, de faim et de soif. Les Allemands avaient pris soin auparavant d'empoisonner l'eau des puits...

La révolte matée, dans le camp des bourreaux c'est la jubilation, comme l'atteste ce rapport de mission d'une patrouille allemande :

« Le blocus impitoyable des zones désertiques pendant des mois a parachevé l'œuvre d'élimination. À l'arrivée de la saison des pluies nous avons trouvé des squelettes gisant autour de trous secs, profonds de douze à quinze mètres, que les Herero avaient creusés en vain pour trouver de l'eau.

Les râles des mourants et leurs cris de folie furieuse se sont tus dans le silence sublime de l'infini. Le châtimement a été appliqué. Les Herero ont cessé d'être un peuple indépendant³. »

Le bilan est effrayant : soixante mille morts, soit plus de 80 % de la

population herero éliminée en quelques mois. Un véritable génocide. Mais en Allemagne, quelques voix finissent par s'élever en réalisant que cette boucherie allait priver la colonie de main-d'œuvre. L'ordre d'extermination de von Trotha est finalement levé.

Les quinze mille survivants herero, essentiellement des femmes, sont faits prisonniers et regroupés dans ce que les Allemands appellent déjà des *konzentrationslager*, des « camps de concentration ». Le terme est utilisé officiellement pour la première fois dans un télégramme de la chancellerie daté du 14 janvier 1905.

Dès leur arrivée dans ces camps de travaux forcés clos par de hauts barbelés, les Herero sont tatoués de ces deux lettres : GH, pour *Gefangener Herero*, ce qui signifie Herero capturé.

La suite c'est un témoin britannique de ce drame, Hendrik Fraser, qui la raconte :

« Lorsque je suis entré à Swakopmund, j'ai vu beaucoup de prisonniers de guerre herero. Les femmes devaient travailler comme les hommes. Le travail était harassant.

Elles devaient pousser des chariots chargés à ras bord sur une distance de dix kilomètres. Elles mouraient littéralement de faim. Celles qui ne travaillaient pas étaient sauvagement fouettées. J'ai même vu des femmes assommées à coups de pioche. Les soldats allemands abusaient d'elles pour assouvir leurs besoins sexuels⁴. »

Autre témoignage, tout aussi terrifiant, celui d'un chef herero, Traugott Tjienda, expédié lui aussi dans l'un de ces camps :

« Notre peuple qui sortait du bush fut astreint immédiatement au travail. Les hommes n'avaient plus que la peau sur les os. Ils étaient si maigres qu'on pouvait voir à travers leurs os. Ils ressemblaient à des manches à balais⁵. »

Malnutrition, mauvais traitements, exécutions sommaires des malades et des plus faibles, au bout d'un an, ce sont pas moins de 7 862 Herero, soit la moitié des détenus, qui meurent en captivité.

Mais le calvaire ne s'arrête pas là. Les Allemands, trop heureux de disposer dans ces camps d'une main-d'œuvre gratuite, en profitent pour réaliser toutes sortes d'expérimentations anthropologiques, scientifiques et médicales, transformant du coup ces malheureux prisonniers herero en véritables cobayes humains.

Des recherches qui seront conduites sur place par l'un des généticiens racistes allemands les plus influents de l'époque, le docteur Eugen Fischer. Il dissèque à la chaîne des crânes et des corps de pendus herero et expédie quelques cadavres dans les universités allemandes afin de partager ses expériences avec ses premiers disciples.

Il mène également des travaux de stérilisation sur les femmes herero pour s'assurer que les rapports sexuels qu'elles entretiennent

avec les colons ne menacent pas la pureté du sang allemand. C'est la meilleure façon, à ses yeux, d'empêcher la mixité raciale qui conduit inévitablement, selon lui, à la « disparition par dilution de la population blanche ».

De retour en Allemagne, Eugen Fischer dirige, à l'avènement de Hitler, l'institut d'anthropologie, d'hérédité humaine et d'eugénisme de Berlin. Il collabore naturellement avec les SS, épaulé par son fidèle assistant, le futur bourreau d'Auschwitz, Josef Mengele.

Fischer et Mengele appliqueront par la suite dans les nouveaux camps de concentration et d'extermination conçus par les nazis tout ce qu'ils ont appris et expérimenté impunément en Namibie. Mais cette fois à une plus grande échelle.

Quant aux Herero, ils n'ont depuis le drame de 1904 cessé de se battre pour la reconnaissance et la réparation de leur génocide oublié et nié jusqu'ici⁶. Un génocide dont personne, en fait, ne s'est réellement soucié à l'époque, sans doute parce que ceux mêmes qu'il frappait étaient africains.

Mais voilà, trente-cinq ans plus tard, avec l'éclatement de la Seconde Guerre mondiale, c'est le monde entier qui paiera le prix de cet abominable mépris.

1. Ingolf DIENER, *Namibie, une histoire, un devenir*, Karthala, 2000

2. Tristan MENDÈS-FRANCE, « Le Massacre des Herero de Namibie », *ProChoix* n° 19, 2001.

3. Ingolf DIENER, *Namibie, une histoire, un devenir*, *op. cit.*

4. Joël KOTEK, « Le génocide oublié du Heraroland », Lautresite.com

5. *Ibid.*

6. L'Allemagne a fait un premier geste, le 14 août 2004, en présentant officiellement ses excuses au peuple Herero. Mais Berlin refuse toujours toute idée de compensations financières.

Chapitre II

RACE INFÉRIEURE

Jusqu'à ses premiers pas sur le continent africain, l'Allemagne entretenait avec le monde noir des rapports empreints d'une relative considération.

Elle le manifeste dès le ^{xiii}^e siècle par une véritable audace iconographique. À l'époque, tous les catholiques d'Europe vénéraient un soldat romain, d'origine égyptienne, décapité au début de l'ère chrétienne dans les Alpes suisses pour avoir défié l'empereur en refusant de renoncer à sa foi chrétienne. Ce soldat, ce martyr, c'était saint Maurice.

Mais, alors que tous les pays voisins représentaient saint Maurice sous les traits d'un Blanc, le clergé allemand lui donne, le premier, ses vraies couleurs en lui érigeant, dans la cathédrale de Magdeburg, une statue aux traits clairement négroïdes que l'on peut voir aujourd'hui encore.

Tout se dégrade à partir de 1681 avec la première expédition allemande en Afrique. Des bateaux, partis de Brandebourg, raflent sur les côtes guinéennes une quarantaine d'esclaves qu'ils ramènent à Hambourg. D'autres convois suivront, avec pour destination finale l'île caribéenne de Saint-Thomas.

Paradoxe allemand : alors que l'esclavage bat son plein, un philosophe ghanéen, Anton Wilhelm Amo, est invité en 1736 à enseigner dans les universités de Halle, Wittenberg et Jena. Il sera même, un temps, conseiller à la cour de Berlin, et publiera des ouvrages de philosophie en latin avant de rentrer chez lui, en Afrique.

Mais un siècle plus tard, un de ses confrères allemands, le philosophe Carl Gustav Carus, publie à son tour une apologie du racisme qui fera sensation. Un livre où il compare la race blanche à la lumière du « jour » et au « cerveau » alors que la race noire est associée à la « nuit » et aux « parties génitales ».

En 1877, les Allemands découvrent chez eux les richesses de ces lointaines terres africaines avec la première « exhibition » itinérante

de « peuples exotiques », suivie d'une grande exposition coloniale mettant notamment en scène « trente-trois femmes sauvages du Dahomey ».

Ces attractions seront rapidement supplantées par les tristement célèbres zoos humains. De véritables zoos où les gorilles, les hippopotames et les lions sont remplacés derrière les barreaux en fer par des enfants, des femmes et des hommes africains auxquels les visiteurs s'amuse à jeter du chocolat ou des bananes. Honteuse nouveauté qui connaîtra un immense succès à Berlin, comme à Paris et dans toute l'Europe !

Quoi qu'il en soit, pour l'Allemagne, l'aventure coloniale commence sous l'impulsion de Bismarck. Le Reich annexe non seulement la Namibie, mais aussi le Cameroun, le Togo ainsi que le Tanganyika, vaste territoire regroupant à la fois l'actuelle Tanzanie, le Rwanda et le Burundi.

Dans chacune de leurs colonies, les Allemands instituent un système de développement séparé, utilisant à leur gré la force de travail des autochtones tout en prohibant le mélange entre Blancs et Noirs. C'est le début de... l'apartheid.

Mais le système a une faille. Il n'a pas pris en compte une évidente loi de la nature. Arrivés seuls en Afrique, les colons supportent de plus en plus mal le manque de compagnes et finissent par se lier aux femmes locales, voire par les épouser.

Ces mariages mixtes sont mal vus par les missionnaires et dénoncés par l'administration coloniale, qui obtient leur interdiction par le vote d'une loi en 1905⁷. Désormais, tout Allemand qui épouse une femme africaine sera déchu de ses droits civiques et mis au ban de la société coloniale. Les enfants nés de ces unions ne sont plus, eux, autorisés à porter le nom de leur père.

La condition générale des Africains, expropriés de leurs terres à grande échelle, est si difficile qu'en 1902 une délégation camerounaise conduite par le roi Rudolf Doualla Manga Bell débarque à Berlin pour remettre une protestation au département colonial du ministère des Affaires étrangères.

Une pétition qui n'aura pas de suite. Quant à Manga Bell, il sera, à l'éclatement de la Première Guerre mondiale, pendu par les Allemands pour « haute trahison » en même temps que deux cents de ses partisans.

Les premiers Africains sont arrivés en Allemagne, on l'a vu, avec les bateaux négriers. Le deuxième convoi a suivi avec les exhibitions exotiques. La troisième vague, elle, se fait sans contrainte, avec le départ vers la « mère patrie » de centaines de candidats à l'immigration. Une véritable expédition, marquée par un interminable voyage en bateau, aussi éprouvant qu'excitant.

À l'arrivée en Allemagne, c'est évidemment le choc, aussi bien pour ces sujets africains qui foulent le sol du Reich pour la première fois que pour les Allemands qui découvrent avec surprise et curiosité des Noirs, également pour la première fois.

Les premiers immigrés africains sont généralement des « enfants de bonne famille » issus de la bourgeoisie africaine. Ils viennent à Berlin ou à Hambourg poursuivre leurs études et ont en commun un surprenant patriotisme. Ils aiment l'Allemagne par-dessus tout, au point de jurer une fidélité sans faille et sans borne à l'empereur.

C'est le cas d'Amur Bin Nasur Bin Amur Ilomeiri, originaire de Zanzibar, qui enseigne le swahili au collège des langues orientales à Berlin.

« J'avais entendu dire que Bismarck devait venir à Berlin et qu'il ne ferait que passer, raconte-t-il. Je me suis levé tôt et je me suis rendu à la gare.

Il y avait beaucoup de monde. J'ai joué un peu des coudes et je me suis frayé un chemin dans la foule jusqu'à me retrouver nez à nez avec lui. Je l'ai salué. Il m'a remercié et m'a tendu une fleur en me disant : Prends-ça, homme noir. Et je lui ai dit : Merci⁸ ! »

C'est le cas aussi d'un jeune Camerounais arrivé à Hambourg en 1891 et dont la fille, Frieda, se plaît à raconter l'histoire :

« Mon père avait vingt ans quand il est arrivé en Allemagne. Il voulait faire des études de médecine mais il a failli s'évanouir en assistant à sa première autopsie. Du coup, ça ne l'a plus intéressé. Il est alors tombé sur un cordonnier qui a proposé de le former. Il passait la journée derrière la vitrine à réparer des chaussures. Et là, ça a été la folie ! Les gens accouraient de partout pour le voir. Ils s'écrasaient le nez contre la vitrine. Pensez donc ! Un Noir en ce temps-là, c'était rare, c'était une curiosité !

Mais mon père en a eu marre. Il est finalement devenu commerçant. Il a ensuite pris la nationalité allemande. On payait pour ça à l'époque. Ça lui a coûté cinquante marks or. Il y tenait beaucoup. Il faut dire qu'il était plus allemand que les Allemands eux-mêmes !

Par la suite, mon père a rencontré ma mère chez des amis communs, à Dantzig. Ils se sont mariés en 1914. Le frère de ma mère était très gentil avec nous. Sa sœur, en revanche, s'est d'abord accommodée de la situation mais, pendant la période nazie, elle avait clairement dit à ma mère : « Toi, tu peux venir chez moi, mais je ne veux voir ni ton mari ni tes enfants⁹ ! » »

Cette histoire, c'est celle de tous les immigrés africains de l'époque. Arrivés seuls, eux aussi, en Allemagne, comme les colons jadis en Afrique, ils ont à leur tour épousé des autochtones, fondé une famille, eu des enfants et créé ici et là de petites communautés.

À l'époque, la plus importante se trouve à Berlin, où l'on dénombre avant la Première Guerre mondiale quelque mille huit cents Afro-Allemands¹⁰. La plupart d'entre eux travaillent dans le milieu artistique, comme musicien ou acrobate de cirque, faute de se voir proposer mieux et faute, surtout, d'être acceptés par les Allemands

pour qui « les Nègres appartiennent à une race inférieure ».

Des Allemands qui, en effet, voient d'un mauvais œil l'émergence d'une nouvelle génération d'Africains appelés à rester dans le pays qu'ils ne feront, selon eux, que « souiller » plus encore.

Des Allemands qui sont d'autant plus exaspérés qu'il existe également, en plus de la communauté africaine, une petite colonie noire américaine composée majoritairement, elle aussi, d'artistes et de musiciens.

Après la Première Guerre mondiale et la défaite de l'Allemagne, ce mépris se transformera en rejet.

7. Hans Georg STELZER, *Die Deutschen und ihr Kolonialreich*, Societäts Verlag, 1984.

8. Paulette REED-ANDERSON, *Berlin und die afrikanische Diaspora*, Die Ausländerbeauftragte des Berliner Senats, 2000, p. 32.

9. Katharina OGUNTOYE, May OPTIZ et Dagmar SCHULTZ, *Farbe Bekennen*, Orlande Frauenverlag, 1986.

10. Paulette REED-ANDERSON, *Berlin und die afrikanische Diaspora*, *op. cit.*

Chapitre III

LA HONTE NOIRE

« Les juifs ont emmené les Nègres en Rhénanie dans le but de souiller et de bâtardiser la race aryenne¹¹. »

Lorsque Adolf Hitler écrit ces lignes dans *Mein Kampf* en 1923, l'Allemagne est à genoux. Elle vient de perdre la Première Guerre mondiale et du même coup ses colonies africaines et par-dessus tout son honneur.

C'est du moins le sentiment général chez les Allemands qui se sentent doublement humiliés. D'abord d'avoir été vaincus par une armée française largement composée de soldats noirs, majoritairement africains. Ensuite de voir un morceau de leur territoire, la Rhénanie, occupé, en vertu du traité de Versailles, par cette même armée française et ces mêmes troupes coloniales.

Un véritable « scandale », que la presse allemande ne tarde pas à dénoncer à coups de manchettes et que récupère également la propagande officielle.

On voit alors apparaître sur les murs, dans tout le pays, des affiches caricaturant des Noirs en train de dévorer des enfants allemands. On voit aussi se multiplier les films de propagande où ces mêmes Noirs sont dépeints comme des assoiffés de sexe prompts à sauter sur la première femme aryenne venue.

Des films qui, à l'image du plus connu d'entre eux, *Schwarze Schmach* (La honte noire), sont évidemment conçus pour choquer et surtout réveiller le patriotisme allemand prétendument « souillé » dans ce qu'il a de plus pur. Une rhétorique raciste sur laquelle s'appuiera bien évidemment la classe politique allemande pour exiger le retrait des régiments coloniaux accusés d'exercer « une véritable horreur sexuelle dans le Rhin ».

On en parle jusqu'au Reichstag, le Parlement allemand, comme en témoigne en mai 1920 cette intervention d'un député :

« Les Allemands considèrent l'utilisation abusive de troupes noires par les armées française et belge comme une honte. Il est inconcevable qu'ils puissent exercer la moindre autorité dans un pays de civilisation germanique.

Ces sauvages représentent pour tout dire un effroyable danger pour les hommes et

les femmes de ce pays. Leur honneur, leur corps, leur vie, leur pureté et leur innocence sont anéantis. On rapporte de plus en plus de cas où les soldats de couleur déshonorent les femmes et les enfants allemands, blessent ceux qui résistent et même les tuent.

Sur ordre des autorités françaises et belges, on a ouvert des maisons closes dans les territoires occupés dans lesquelles ces troupes noires se pressent et où les femmes allemandes sont à leur merci ! Cette situation est honteuse, humiliante, insupportable¹² ! »

Interpellé de toute part, le gouvernement s'empresse à son tour, par la voix du docteur Koster, le ministre des Affaires étrangères, de dénoncer « le danger sanitaire que fait peser sur l'Allemagne et l'Europe le recours aux cinquante mille hommes d'une race étrangère¹³ ».

Le président de la République de Weimar, Friedrich Ebert, n'est pas non plus en reste :

« Il faut que soit proclamé dans le monde que les habitants de la Rhénanie considèrent l'utilisation de troupes noires de la plus basse culture, pour contrôler une population représentant une haute civilisation et une puissante économie, comme une atteinte insolente aux lois de la civilisation européenne¹⁴. »

Le ton monte bientôt d'un cran avec le lancement d'un journal hostile aux Noirs, *Die Schmach am Rhein* (La honte sur le Rhin) et la création de deux associations particulièrement actives : « La Fédération allemande d'urgence contre la honte noire », et « La honte noire signifie le déclin de la race blanche ».

Les Allemands ne sont pas les seuls à se déchaîner contre les troupes coloniales stationnées en Rhénanie. Leurs protestations trouvent un large écho en Europe, et particulièrement dans l'opinion et dans la presse anglaises.

« La présence de troupes françaises de couleur a fortement attiré mon attention lors d'un court séjour dans la petite ville autrefois rayonnante de Kreuznach, écrit en 1921 l'envoyé spécial du célèbre *Sunday Times*, Edmund Dene Morel.

Kreuznach, comme beaucoup d'autres villes résidentielles du Rhin, a été anéantie par l'utilisation de troupes noires dans les territoires occupés.

Le plus grand hôtel de la ville, l'Oranienhof, est occupé par mille Marocains. Ses jardins autrefois charmants sont devenus un terrain de jeux pour ces "soldats de chocolat".

Ils ont dressé dans un coin une toile de tente, décorée sans goût, qui leur sert de mosquée et qui témoigne de la profondeur de l'abîme qui sépare les vainqueurs des vaincus.

Ce sont de tels événements qui provoquent chez les habitants de ces territoires autant de colère et de haine contre les Français.

Imaginez un instant ce que vous ressentiriez si, en passant devant les Horse Guards à White Chapel ou au palais Saint-James de Londres, ou à l'hôtel Midland de Manchester, vous étiez confrontés au même spectacle¹⁵. »

En fait, plus que la présence des soldats noirs, ce qui irrite par-

dessus tout l'opinion allemande, c'est de voir, malgré les mises en garde, se former des couples mixtes en Rhénanie et de voir surtout des femmes allemandes porter le fruit de ces amours « sacrilèges » jusqu'à donner naissance à des métis. Des enfants jugés « impurs » et qui, quoique peu nombreux, seront rapidement pris pour cible à leur tour.

Un médecin, le docteur Hans Macco, se fera l'écho de l'hostilité ambiante en proposant, pour éviter qu'ils ne se reproduisent et ne se multiplient un jour, que le gouvernement procède comme jadis en Namibie.

« En tant qu'habitant de la Rhénanie, j'exige la chose suivante : la stérilisation de tous les mulâtres que nous a laissés la honte noire sur le Rhin ! Cette mesure doit être exécutée dans les prochaines années, sinon ce sera trop tard et on verra encore dans des siècles les traces de l'abâtardissement de la race¹⁶. »

C'est dans ce climat de haine et de xénophobie généralisées qu'Adolf Hitler fait son entrée en politique. Il cultive lui aussi, à l'endroit des Noirs, de solides préjugés, nourris notamment par les écrits du raciste Eugen Fischer et du zoologiste allemand Ernst Haeckel, pour qui « les cheveux laineux des nègres suffisent à prouver l'incapacité de la race noire à évoluer vers une intelligence supérieure¹⁷ ».

Des préjugés qu'Adolf Hitler consigne méticuleusement dans *Mein Kampf*, où il dénonce ouvertement la collusion entre les Noirs et les juifs :

« De temps en temps, les journaux illustrés mettent sous les yeux de nos bons bourgeois allemands le portrait d'un Nègre qui, en tel endroit, est devenu professeur, avocat, pasteur. Pendant que nos bourgeois imbéciles admirent les effets miraculeux de ce dressage et sont pénétrés de respect pour les résultats qu'obtient la pédagogie moderne, le juif rusé y découvre un nouvel argument à l'appui de la théorie qu'il veut enfoncer dans la tête des peuples qui proclament l'égalité des hommes¹⁸. »

Hitler reprendra cette théorie de la « collusion » dans ses réunions publiques. En 1932, dans un discours d'une rare violence, prononcé à Breslau, il menace ni plus ni moins d'envoyer « les Africains et les juifs dans les camps de concentration s'ils ne quittent pas l'Allemagne immédiatement¹⁹ ».

Des propos qui inquiètent évidemment les vingt-quatre mille Afro-Allemands²⁰ essaimés dans tout le pays, et qui sont désormais pris pour cible autant que les soldats africains de la Rhénanie.

Mais que faire ? Où aller ? Contrairement aux Noirs américains qui commencent à plier bagages, ces Africains sont nés en Allemagne. Ils ont des passeports allemands et n'ont pas de famille ailleurs.

Face aux dangers, certains choisiront de fuir vers la France. D'autres préféreront retourner en Afrique, dans les anciennes colonies du Reich alors administrées par la Ligue des nations. Mais ils ne seront

pas mieux accueillis et se verront refuser le statut de réfugiés au motif qu'ils auraient pu servir dans l'armée allemande pendant la Première Guerre mondiale.

Pour la grande majorité des Afro-Allemands qui, malgré l'orage, décident de rester, ce sera bientôt l'enfer.

-
11. Adolf HITLER, *Mein Kampf*, Zentralverlag der NSDAP, 1925.
 12. Rainer POMMERIN, *Sterilisierung der Rheinlandbastarde. Das Schicksal einer farbigen Minderheit 1918-1937*, Droste Verlag, 1979, p. 16.
 13. *Ibid.*, p. 17.
 14. Nadja ISAAC, *Die Situation der Afro-Deutschen im heutigen Deutschland* (Mémoire de maîtrise – Université de Paris-X Nanterre).
 15. E.U. BAGLEY, « Die Schwarze Wacht am Rhein in Süddeutsche », in *Süddeutsche Monatshefte*, avril 1922, BDIC – Université de Paris-X Nanterre.
 16. Hans MACCO, *Rasseprobleme im Dritten Reich*, Berlin, Schmidt, 1934.
 17. Edward SAÏD, *Les Victimes oubliées du nazisme*, The New West Indian, 16 mai 2002.
 18. Adolf HITLER, *Mein Kampf*, *op. cit.*
 19. Edward SAÏD, *Les Victimes oubliées du nazisme*, *op. cit.*
 20. Clarence LUSANE, *Hitlers Black Victims*, Routledge, 2003, p. 98.

Chapitre IV

STÉRILISATION

Dès qu'il arrive au pouvoir en janvier 1933, Adolf Hitler s'empresse de construire des camps de concentration pour y jeter ses opposants. Le premier à ouvrir est celui de Dachau en mars au fin fond de la Bavière.

Pour l'architecture et le règlement intérieur, les nazis n'ont pas eu à chercher bien loin. Ils se sont inspirés de l'expérience namibienne : baraques en bois, barbelés, miradors, travaux forcés, humiliations, bastonnades.

Deux ans plus tard, c'est la promulgation en septembre 1935 des fameuses lois de Nuremberg. Des lois qui, contrairement à une idée répandue, ne visaient pas que les juifs mais concernaient aussi les Noirs. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir l'une de ces lois, comme celle, par exemple, sur l'héritage allemand, qui stipule, en son article 13 :

« La terre ne peut appartenir qu'à celui qui est de sang allemand ou apparenté. N'est pas de sang allemand celui qui a, parmi ses ancêtres, du côté paternel ou du côté maternel, une fraction de sang juif ou de sang noir²¹. »

Tous les autres textes conçus par Hitler et les juristes nazis sont exactement du même cru.

Quoi qu'il en soit, dès l'entrée en vigueur de ces lois de Nuremberg, tous les Afro-Allemands sont privés de la citoyenneté allemande et leurs passeports confisqués. Il leur est désormais interdit de travailler, de faire leur service militaire et de fréquenter les bains publics.

Les mariages mixtes sont également bannis, et ceux célébrés antérieurement automatiquement annulés. Les enfants noirs sont, eux, exclus des écoles et du mouvement des « jeunesses hitlériennes ». Les étudiants afro-allemands ne sont pas mieux lotis.

« Aujourd'hui, les Noirs et les juifs sont victimes d'un terrorisme fasciste, lit-on en 1933 dans le bimestriel *The Negro Worker* destiné à la communauté africaine de Hambourg. Les étudiants ne sont pas seulement exclus des universités par les

fascistes, ils sont aussi roués de coups lorsqu'ils insistent pour participer aux cours. »

On peut lire également dans ce même journal :

« Il y a quelques semaines, l'infâme capitaine Goering a fait arrêter George Padmore, le secrétaire général du Syndicat des travailleurs noirs de Hambourg. Les nazis ont ensuite saccagé les locaux du syndicat et détruit tout le matériel de travail²². »

George Padmore, qui est originaire de Trinidad, une île anglaise des Caraïbes, aura finalement, si l'on peut dire, de la chance. Il ne passera que deux semaines en prison avant d'être expulsé vers l'Angleterre.

D'autres activistes sont également pourchassés. C'est le cas des membres de la section allemande de la « ligue pour la défense de la race noire » contraints de s'exiler en France, à Paris, où se réfugie aussi le grand trompettiste noir américain James Arthur Briggs qui fuit Berlin. Il sera malheureusement rattrapé en 1940 par le nazisme, arrêté, et envoyé le 17 octobre de la même année au camp de Saint-Denis. Briggs survivra à sa captivité et reprendra ses tournées jusqu'à son dernier souffle en 1997.

« En mars dernier, le patron du restaurant, où je me produisais avec mon orchestre, à Berlin, m'a dit qu'il ne pouvait plus nous garder parce que nous étions noirs, se plaint pour sa part le musicien togolais Bruce Kwassi dans une lettre envoyée au ministère des Affaires étrangères. Depuis, je cherche du travail. Mais partout où je passe, on me répond qu'on ne peut pas m'engager parce que je suis noir. Quand j'explique que je viens du Togo, une ancienne possession allemande, on me rétorque que l'Allemagne n'a plus de colonies. J'ai beau insister en rappelant que j'ai été engagé volontaire dans l'armée allemande pendant la Première Guerre mondiale et que j'ai passé deux ans dans un camp de prisonniers, rien n'y fait ! »

Hitler aime si peu la musique et les musiciens noirs qu'il fait interdire le jazz à la radio. Les Noirs et les juifs n'ont plus le droit d'apparaître sur une scène publique. En mai 1938, les nazis vont même jusqu'à organiser, en présence du chef de la propagande Josef Goebbels, une exposition sur la « musique dégénérée » au palais de la Culture de Düsseldorf, annoncée par une affiche qui montre un Noir jouant du saxophone et portant une étoile jaune sur le revers de sa veste. L'exposition sera suivie d'un livre reprenant le même dessin en couverture.

Avec la montée du racisme, les nazis se sentent pousser des ailes. Tous les prétextes leur sont bons pour s'en prendre quotidiennement aux Noirs, au point, parfois, de se tromper de cible. Un étudiant égyptien, Fuad Hassanein Ali, est ainsi pris à partie au cours d'une fête en 1934 à Tübingen.

« Lorsque, pendant la soirée, je dansai avec plusieurs femmes de familles connues, je fus subitement apostrophé par un monsieur qui m'insulta sans retenue. Il dit que j'étais noir, de race inférieure, et que par conséquent je n'avais pas le droit de danser avec une Allemande. Mais ce ne fut pas tout, il menaça en plus de me battre²³. »

Un incident embarrassant pour les nazis qui ne voulaient surtout pas qu'on s'en prît aux Arabes, susceptibles d'être bientôt de puissants alliés contre les juifs. Une enquête sera diligentée par le ministère des Affaires étrangères qui présentera ses regrets à la légation d'Égypte.

Adolf Hitler ira même jusqu'à créer une légion arabe destinée à l'Orient et intégrée à la Wehrmacht. Une force de six mille hommes composée d'engagés palestiniens, syriens, irakiens, marocains, tunisiens et algériens.

Pour les Afro-Allemands et les Noirs en général qui vivent en Allemagne, les nazis ont en revanche peu d'égards. Ils le montrent d'ailleurs dès leur arrivée au pouvoir, en liquidant à Dusseldorf un jeune danseur de vingt-quatre ans, Hilarius Gilges. Son seul tort est d'avoir, en tant que Noir, fait partie d'une troupe de théâtre anarchiste hostile à la dictature hitlérienne.

Le 20 juin 1933, Hilarius est kidnappé à son domicile par la Gestapo. Son corps, mutilé et criblé de balles, est retrouvé le lendemain sur une berge. C'est la première victime connue du nazisme. Une place de Dusseldorf porte aujourd'hui son nom.

La mort d'Hilarius est un avertissement pour tous les Noirs. Ils le comprennent si bien qu'ils n'ont désormais qu'un seul parti : raser les murs et tout faire pour se soustraire à la vindicte hitlérienne. Chacun se met à chercher la meilleure échappatoire possible. Pour les artistes, la solution idéale, c'est de se faire engager par le Deutsche Afrika-Schau ou le Happy Coloured Africans Exotik Shows.

Il s'agit de deux troupes financées par le département colonial du ministère des Affaires étrangères, et qui sont calquées sur le modèle des exhibitions exotiques. Elles proposent un show complet, avec des danseurs et des acrobates afro-allemands. Tant qu'on amuse la galerie, on a une chance de passer entre les mailles du filet !

Les comédiens afro-allemands, qui ont, eux aussi, compris les règles du jeu, consentent à s'humilier devant les caméras en jouant des rôles de « bon sauvage africain » dans des films où les Noirs sont moqués et tournés en dérision.

Ces films, aux titres évocateurs, comme *Congo Express*, *Couac en Afrique* ou *Tatie Wanda en Ouganda*, sont supervisés par Josef Goebbels en personne²⁴. Ils vantent la supériorité de la race aryenne et présentent invariablement l'Allemagne comme une puissance coloniale protectrice et bienveillante.

« Nous avons un agent qui avait l'adresse de tous les Noirs de Berlin, explique l'acteur Werner Egiomue. La chambre de commerce du Reich était en contact avec lui pour les castings. On s'amusait bien en studio. On se sentait en sécurité alors que dehors on pouvait être arrêté à tout moment²⁵. »

Mais cette collaboration des acteurs afro-allemands avec les nazis

ne fait pas l'unanimité dans la communauté noire.

« On leur donne jusqu'à quarante marks par jour pour tourner ce genre de film, s'indigne le musicien noir américain John Welch. Et comme un tournage dure entre trois et huit semaines, ils gagnent assez pour vivre aisément toute l'année. J'ai été parfois tenté moi aussi de me laisser aller à l'argent facile. Mais mon éducation m'en a empêché²⁶. »

En 1936, c'est la fin de la récréation. Adolf Hitler réoccupe la Rhénanie et s'attaque aussitôt à ce qui représente à ses yeux le symbole de l'humiliation allemande : les quelque huit cents enfants métis nés de ces liaisons tant décriées entre des femmes allemandes et des soldats noirs.

La moitié de ces « bâtards de Rhénanie », comme les surnomment les nazis, est envoyée dans les camps de concentration. L'autre moitié est immédiatement stérilisée de force sous la férule du bourreau des Herero de Namibie, le docteur Eugen Fischer.

L'opération est pilotée par une commission spéciale, la « Sonderkommission 3 ». Une fois identifiés, les enfants sont raflés à domicile et conduits immédiatement à l'hôpital pour être stérilisés. Les nazis ne font pas de détail et s'emmêlent parfois dans leurs listes. C'est ainsi qu'ils kidnappent et stérilisent en 1937 la fille d'un diplomate libérien qui résidait en Rhénanie. La malheureuse sera déportée cinq ans plus tard au camp de concentration de Neuengamme.

Un programme de stérilisation que Hitler étendra par la suite à l'ensemble des Afro-Allemands du pays.

« L'opération se déroulait sans anesthésie, raconte Hans Hauck, l'un des survivants de ces heures sombres. Dès que j'ai reçu mon certificat de vasectomie, on m'a fait signer un papier par lequel je m'engageais à ne jamais avoir de relations sexuelles avec des Allemandes²⁷. »

Plongés dans un cauchemar sans nom, qui au passage n'émeut personne, pas plus à l'intérieur du pays qu'à l'étranger, les Afro-Allemands auront la maigre consolation, en cette même année 1936, de voir Adolf Hitler humilié à son tour, lors des Jeux Olympiques de Berlin, par un Noir... Jesse Owens.

21. « Reichsgesetzblatt », *J. O. juridique*, Teil 1 – 1933, n° 108, 30 novembre 1933, p. 686.

22. Paulette REED-ANDERSON, *Berlin und die afrikanische Diaspora*, op. cit.

23. Alexandre KUMA N'DUMBE III, *Hitler voulait l'Afrique*, L'Harmattan, 1980, p. 47.

24. Edward SAÏD, *Les Victimes oubliées du nazisme*, op. cit.

25. Moïse SHEWA, *Black Survivors of the Holocaust*, documentaire, 1997.

26. Susann SAMPLES, « African Germans in the Third Reich », in *The*

African-German Experience, critical essays, edited by Carol Aisha Blackshire-Belay, 53-69 (Wesport, Conn. : Praeger, 1996), p. 64.

27. Moïse SHEWA, *Black Survivors of the Holocaust*, documentaire, 1997.

Chapitre V

DE DAR ES-SALAAM À SACHSENHAUSEN

Mariages mixtes interdits... C'est la partie la plus visible des lois

de Nuremberg mais pas forcément la plus dangereuse. Connaissant la règle et sachant qu'une telle union ne serait de toute façon pas célébrée, aucun Afro-Allemand ne s'aventure à la braver.

En fait, la mesure la plus lourde de conséquences pour les Noirs, c'est l'interdiction qui leur est faite dorénavant d'avoir la moindre liaison avec un « aryen » ou une « aryenne » en vertu de la loi « sur la protection et la sauvegarde du sang et de l'honneur allemands ».

Ceux qui enfreignent cette interdiction encourent tout simplement la déportation, voire la peine de mort. C'est ce qui est arrivé à Mohamed Bayume Husen.

Husen a grandi à Dar es-Salaam, capitale de l'actuelle Tanzanie. Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, il s'engage dans l'armée coloniale allemande. Blessé à la bataille de Mahiva, il est capturé et envoyé dans un camp de prisonniers en Égypte. Son père, engagé lui aussi, connaît le même sort. Il mourra en captivité.

À la fin du conflit, Husen est décoré. Mais ce n'est pas assez à ses yeux. En décembre 1929, il s'embarque pour l'Allemagne et se rend dès son arrivée au département colonial du ministère des Affaires étrangères pour réclamer sa pension de guerre et celle de son père. Il essuie une fin de non-recevoir.

Amer, Husen découvre l'ingratitude de la mère-patrie et les difficiles conditions de vie et de travail des Noirs à Berlin. Il réussit néanmoins à trouver un emploi... de serveur dans un bar à jeux.

Un an plus tard, la chance lui sourit : il décroche un poste d'assistant à l'université de Berlin où il enseigne sa langue, le swahili. Il épouse alors une Tchèqueoslovaque qui lui donnera un enfant qu'il prénomme Heinz Bodo.

Mais en 1935, le racisme s'affiche au grand jour avec la promulgation des lois de Nuremberg. Son passeport lui est retiré et remplacé par un pass pour étrangers. Comme tous les Noirs du pays,

Husen se sent alors en danger. Il cherche une « cache » et décide de devenir acteur tout en continuant à dispenser ses cours.

Il est engagé pour son premier tournage. Il joue dans un film colonial nazi *Les Cavaliers du Sud-Est africain allemand*. Mais l'expérience tourne court. Il est renvoyé pour avoir oublié de renouveler son pass à temps.

Husen ne s'avoue pourtant pas vaincu. Il parvient à se faire embaucher dans le Deutsche Afrika-Schau. Mais l'aventure, là encore, ne dure pas. La compagnie a des difficultés financières. Husen en fera les frais. Il est à nouveau remercié au bout de quelques mois et comme un malheur n'arrive jamais seul, il perd aussi son poste à l'université.

Entre-temps, alors que la Seconde Guerre mondiale commence, Husen s'entiche d'une femme allemande. Il en fait même sa maîtresse. Une liaison que l'un et l'autre réussissent à cacher durant de longs mois.

Mais la jeune femme tombe enceinte. À la naissance du bébé, Husen, visiblement inconscient, se rend à la mairie de Berlin pour reconnaître l'enfant. Il est aussitôt arrêté et jeté en prison pour avoir « porté atteinte à la race allemande ».

Dans le rapport sur son arrestation, la Gestapo écrit curieusement en août 1941 : « Nous n'avons pas pu mettre en place une procédure pénale contre Mohamed Husen pour relations sexuelles interdites. Mais nous ne savons pas encore quand il sera libéré²⁸. »

Une libération qui n'interviendra jamais. En septembre, Husen est envoyé en détention préventive au camp de concentration de Sachsenhausen où il meurt trois ans plus tard, le 24 novembre 1944.

En 1978, son fils, Heinz Bodo Husen, retrouve les restes de son père et le fait enterrer dans un cimetière de Berlin aux côtés de centaines d'autres victimes civiles du nazisme.

28. Paulette REED-ANDERSON, *Berlin und die afrikanische Diaspora*, op. cit.

Chapitre VI

CAUCHEMAR

Tout comme Bayume Mohamed Husen, d'autres Afro-Allemands et d'autres Noirs vivant en Allemagne ont été pour une raison ou pour une autre jetés dans les camps de concentration avant et pendant la Seconde Guerre mondiale.

C'est le cas de Charlie Manu, originaire lui aussi de Dar es-Salaam. Il sera arrêté en 1937 et enfermé à Sachsenhausen.

C'est le cas de son compatriote Abdullah Ben Mossa, interpellé en 1938 et envoyé d'abord à Sachsenhausen, puis au camp de Kreuzburg à partir de 1944.

C'est le cas de Guillermito Ster. Arrêté en 1938, ce natif de Curaçao est expédié à Sachsenhausen, où il mourra en janvier 1943.

C'est le cas du Noir américain Robert Demys, envoyé en juin 1940 dans le camp de concentration de Sachsenhausen. On ne sait pas ce qu'il est devenu.

C'est le cas de Lucie Muth, née à Berlin en 1923. Elle passera par le camp de concentration pour jeunes filles d'Uckermark avant d'être transférée, en février 1943, à Ravensbrück²⁹.

C'est le cas de la Camerounaise Josefa van der Want, née Boholle, détenue en 1943 dans le camp de concentration de Bromberg, puis au Stutthof en Pologne³⁰.

C'est le cas d'une autre Camerounaise, Erika N'Gando, arrêtée comme « asociale » et enfermée le 12 octobre 1940 également à Ravensbrück, d'où elle ne reviendra jamais³¹. Ravensbrück, où se trouve à cette même époque une femme noire, témoin de Jehova, dont personne n'a retenu le nom, ainsi que deux autres Afro-Allemandes, J. Bolau et une prisonnière politique, Johanna Peters³².

« Il y avait à cette époque beaucoup d'autres cas comme ça, explique Theodor Michael, un des rescapés de cette terrible époque. Nous en parlions entre nous à Berlin. Mais j'ai oublié les noms. À la vérité, j'ai préféré oublier tout ça car, pour moi, cette période de notre histoire a été totalement négative.

À l'époque, si on voulait rester en vie, il ne fallait rien faire, ne pas se faire remarquer, n'avoir rien à se reprocher, ne rien dire contre la propagande et le parti

qui puisse être mal interprété, sinon on disparaissait.

Dès que l'un d'entre nous avait un problème avec la justice, même si ce n'était pas grand-chose, ça devenait dangereux. En fait, seuls ceux qui se terraient chez eux pouvaient survivre³³. »

Theodor Michael, né à Berlin d'un père camerounais et d'une mère allemande, est l'un des plus grands acteurs de son époque. Il réussira à échapper à la déportation mais ne sera pas pour autant épargné par les nazis qui l'enverront durant la guerre fabriquer des munitions dans un camp de travail.

Ce sont les soldats russes, tout surpris de trouver un Noir encore en vie dans un tel endroit, qui le libéreront en 1945.

« Après la guerre, on m'a rendu mon passeport, explique Theodor Michael. C'est le seul dédommagement que l'Allemagne a bien voulu m'accorder. C'est la même chose pour tous les Afro-Allemands qui ont été stérilisés. Ils n'ont jamais obtenu de réparation. On leur a fait comprendre qu'ils devaient déjà s'estimer heureux d'être encore en vie ! »

Pour Theodor, le calvaire a commencé bien avant la guerre, avec la mort de sa mère, en 1926, puis de son père, en 1934. Ce père, Theophilus Wonja Michael, était arrivé en Allemagne sur un coup de tête après avoir été déshérité par ses parents au Cameroun. Ces derniers n'avaient pas accepté que leur fils, envoyé à grands frais à Londres pour y faire des études de théologie, eût refusé, à son retour, de devenir pasteur.

Theophilus paiera la traversée jusqu'à Hambourg en faisant des petits boulots sur le bateau. À son arrivée, il est engagé dans un cirque et passe sa vie sur les routes. C'est dans ce milieu et cette ambiance de chapiteau que grandissent ses enfants.

« Mon père était quelqu'un de très libre, se souvient Juliana Michael, la sœur de Theodor. Son nom, Wonja, signifie d'ailleurs "homme libre". Un jour, il se retrouve à l'hôpital, à Berlin, dans la même chambre qu'un S.A. Mon père avait une photo de ses enfants sur sa table de chevet, l'autre avait, lui, exposé fièrement un portrait de Hitler.

Un matin, le S.A reçoit la visite de son fils et de sa femme. Mon père les regarde et dit au S.A, en me montrant sur la photo : Ça, c'est ma fille ! Mais vous, Monsieur, je ne comprends pas. Vous avez un si beau garçon et une femme si charmante, pourquoi n'avez-vous pas une photo d'eux plutôt que celle de Hitler que vous ne connaissez même pas ?

Si mon père avait vécu plus longtemps, les nazis l'auraient sûrement tués³⁴. »

En 1935, face à la montée du racisme, l'aînée de la famille, Christiana Michael, se réfugie en France. Profitant du départ d'un cirque, Juliana l'imite quelques mois plus tard et se retrouve en province aux environs de Niort. Elle a tout juste dix-huit ans.

La guerre éclate. La France est occupée et, un jour, Juliana voit la Gestapo débarquer dans le village. Les SS se rendent chez le maire et

tombent sur sa femme qu'ils pressent de questions.

– Y a-t-il des juifs dans le coin ?

– Si vous allez plus loin, vous trouverez une ménagerie. Il y a une jeune fille noire avec eux.

– Est-elle juive ?

– Je ne sais pas, mais je pense que oui !

Juliana est arrêtée. Mais, avant de se laisser emmener au quartier général de la Gestapo, elle a la présence d'esprit d'emporter son livret de baptême. C'est ce qui la sauvera.

« Ils parlaient entre eux de me faire faire un petit voyage. J'ai tout de suite compris ce que ça voulait dire. Ils voulaient m'envoyer à Dachau, à Ravensbrück ou à Auschwitz.

Mais quand ils ont regardé mon livret de baptême, ils ont compris que je n'étais pas juive mais luthérienne. J'ai eu vraiment beaucoup de chance ! »

De la chance, son autre frère, James, en aura également. Il avait, lui, quitté l'Allemagne un peu plus tôt, dès 1933, avec un cirque qui partait également pour la France. Il s'y produit pendant quelques années jusqu'à l'éclatement de la guerre. La troupe décide alors de fuir vers le Maroc.

S'apercevant que son passeport est périmé, James se rend un matin au consulat d'Allemagne à Paris pour le faire renouveler. En entrant, il dit naturellement « bonjour » à la cantonade, mais s'entend aussitôt répondre : « Ici, on ne dit pas bonjour mais Heil Hitler³⁵ ! »

James s'exécute et s'avance vers un fonctionnaire qui le toise.

– Que voulez-vous ?

– Je veux renouveler mon passeport.

– De quelle nationalité êtes-vous ?

– Allemande ! Voilà mon passeport. Je suis né à Berlin, le 2 octobre 1916.

L'homme prend le passeport, s'éclipse et revient un quart d'heure plus tard, les mains vides.

– Nous allons garder votre passeport. Vous n'êtes plus allemand ! Les Afro-Allemands n'existent plus !

Pour James, c'est comme si le ciel lui tombait sur la tête.

« J'étais vraiment en colère. Comment allais-je pouvoir voyager ? Comment prouver mon identité ? Un vrai cauchemar ! Ça a été le pire jour de ma vie. »

James s'embarque tout de même pour Casablanca où des amis lui établissent un faux passeport marocain. Mais il est dénoncé, arrêté par la police qui le soupçonne d'être un espion nazi et jeté en prison. Après deux mois d'interrogatoires incessants, les policiers finissent par se rendre à l'évidence. Il n'est pas un espion.

Mais pas question pour autant de laisser le jeune homme repartir. On lui propose un marché : soit il intègre la Légion étrangère, soit il

est renvoyé chez les Allemands qui l'expédieront à coup sûr dans un de leurs camps. Le choix est vite fait. Il s'engage.

À la fin de la guerre, James se met désespérément à la recherche de son jeune frère Theodor – le seul de tous à être resté en Allemagne – et de ses sœurs Juliana et Christiana, sans savoir que cette dernière est morte en 1942, en France. Une recherche qui restera vaine longtemps.

James, Theodor et Juliana finiront par se retrouver en... 1960.

29. Paulette REED-ANDERSON, *Berlin und die afrikanische Diaspora*, op. cit., p. 70 et 71.

30. Katharina OGUNTOYE, May OPTIZ et Dagmar SCHULTZ, *Farbe Bekennen*, op. cit.

31. Paulette REED-ANDERSON, *Berlin und die afrikanische diaspora*, op. cit., p. 71.

32. Clarence LUSANE, *Hitler's Black Victims*, op. cit., p. 157.

33. Entretien avec l'auteur.

34. Paulette REED-ANDERSON, *Berlin und die afrikanische Diaspora*, op. cit., p. 76.

35. *Ibid.*, p. 80.

Chapitre VII

AU GUELOWAR

« Lors de notre avancée sur la Loire, au sud de la Seine, le régiment eut, pour la première fois, en face de lui des troupes coloniales. Nous avons pu constater les conséquences pour la nation française de cette souillure culturelle ! Dès que les soldats allemands tombaient entre les mains des Noirs, ils étaient tués d'une façon inhumaine et leur cadavre mutilé d'une façon indescriptible³⁶. »

Ce rapport de mission d'un escadron de canonnières de la Wehrmacht, rédigé en pleine campagne de France, résume à lui seul la méfiance et la haine des nazis pour les troupes coloniales.

Des Allemands qui, en ces premiers mois de guerre, ne rêvent que d'une chose : se venger de ces *Unter Menschen*, ces sous-hommes, qui les ont humiliés en 1914-1918 puis en Rhénanie. Leur revanche sera brutale, sauvage, à coups d'exécutions sommaires tant pour les soldats que pour les gradés noirs.

Un capitaine d'origine gabonaise en fera le premier les frais. En ce mois de juin 1940, qui signe la débâcle de l'armée française, Charles N'Tchoréré commande le groupe de mitrailleuses du 53^e régiment d'infanterie coloniale mixte, chargé de défendre la petite ville d'Airaines dans la Somme. Capturé par les Allemands, il refuse de faire comme ses hommes et de mettre les mains derrière la tête, estimant qu'il doit être traité comme un officier français. Il sera froidement abattu d'une balle dans la nuque.

Ce même traitement « particulier » sera également infligé, non loin de là, à quelque six cents tirailleurs du 44^e régiment d'infanterie coloniale. Ces derniers, après avoir résisté pied à pied à l'avancée allemande, finirent par manquer de munitions. Ils seront massacrés jusqu'au dernier au mépris des conventions internationales.

Pas de quartier et pas de prisonniers non plus, envers les soldats africains du 25^e RTS, qui se sacrifient pour défendre la ville de Lyon. Ulcérés par leur bravoure, les Allemands fusillèrent les survivants (environ deux cents hommes), les écrasent avec leurs chars et exposent leurs dépouilles sur la place publique.

Un témoin français de cette boucherie, l'adjudant Marcel Requier, raconte l'horreur :

« À huit cents mètres environ, sur la route des Chères, la colonne fut arrêtée et les

tirailleurs conduits dans un pré en bordure de la route. À ce moment, un Allemand leur a fait signe de fuir dans la campagne. À peine quelques hommes avaient-ils commencé à se déplacer que les mitrailleuses des chars restés sur la route crépitaient et abattaient sans pitié nos malheureux tirailleurs.

De même, quelques Allemands tirèrent à coups de fusils sur les fuyards. Enfin les chars tirèrent à coups de canons sur la masse des corps étendus. Un char a ensuite quitté la route pour poursuivre quelques hommes qui avaient réussi à échapper aux balles³⁷. »

Estimant que les Noirs ne sont pas des êtres humains, les Allemands refusent que les corps soient enterrés. Une interdiction que bravera un ancien combattant français de la Première Guerre mondiale, Jean Marchiani. Il réunit ses économies, rassemble les corps et construit un cimetière pour ses frères d'armes africains. Une nécropole connue aujourd'hui sous le nom de « Tata de Chasselay ».

En ce même mois de juin 1940, à plusieurs kilomètres de là, l'aviation allemande bombarde un petit village près de Chartres. Il y a beaucoup de morts.

Deux officiers allemands vont plus tard trouver le préfet, qui n'est autre que Jean Moulin, et lui ordonnent de signer un document attestant que ce sont en fait les tirailleurs sénégalais qui ont massacré les habitants du village, tuant les enfants et mutilant les femmes après les avoir violées.

Jean Moulin, naturellement, refuse. Il sera, pour cela, torturé et jeté dans un cachot où il passera la nuit avec un prisonnier noir, pieds nus et en manche de chemise, dont on ne saura jamais le sort.

« Comme nous connaissons maintenant votre amour pour les Nègres, lui lancera ironiquement le SS, nous avons pensé vous faire plaisir en vous permettant de coucher avec l'un d'entre eux³⁸. »

Plus que ces *Neger* qui leur tiennent tête au front, les nazis détestent par-dessus tout les Noirs qui font partie de la Résistance. Ils le montrent à l'un d'entre eux, le capitaine Gérard Pierre-Rose.

Ce Martiniquais, connu sous le pseudonyme de Manfred, puis de Prince, est à la tête, dans les Alpes de Haute-Provence, d'un groupe de résistants, qu'il a baptisé « Fort-de-France », du nom de sa ville natale. Il organise avec succès des embuscades contre les convois allemands. Mais, le 18 juillet 1944, trahi par un de ses compagnons, Gérard Pierre-Rose est arrêté.

Aux soldats qui le brutalisent, il répond : « Messieurs les Allemands, apprenez qu'un officier de l'armée noire ne parle jamais ! » Il est immédiatement abattu³⁹.

Décimés par milliers dès le début de la guerre, les tirailleurs sénégalais ne sont pas au bout de leur souffrance. Ceux qui ont survécu aux massacres sont envoyés dans les stalags. On dénombre, rien qu'en France, près de 44 000 prisonniers noirs en 1942.

Parmi eux, se trouve un jeune professeur de lycée, totalement inconnu à l'époque, qui deviendra après-guerre un grand chef d'État : Léopold Sedar Senghor.

Senghor enseignait avant-guerre à Saint-Maur-des-Fossés. Mobilisé dès les premiers bruits de bottes, il est affecté au 3^e régiment d'infanterie coloniale en février 1940. Il restera moins d'un semestre au front avant d'être capturé, en juin, à la Charité-sur-Loire.

« Dès que notre unité a été capturée, les Allemands ont fait sortir tous les Noirs du rang et les ont alignés, raconte un compagnon d'armes français. Senghor a tout de suite compris que les Allemands voulaient les fusiller sur-le-champ. Mais au moment où le peloton s'apprêtait à tirer, nous avons tous crié "Vive la France et vive l'Afrique noire !" »

Les Allemands ont été surpris et ont déposé leurs armes. Finalement, un officier a réussi à les convaincre de ne pas les exécuter en leur expliquant que ce serait une tache sur leur honneur⁴⁰. »

Senghor l'a échappé belle. Il échoue néanmoins au Frontstalag 230, à Poitiers, camp de prisonniers où il se retrouve avec les deux fils du gouverneur Félix Éboué.

Le soldat Léopold sera par la suite transféré à Romilly-sur-Seine, puis à Troyes, d'où il repartira à nouveau pour le camp d'Amiens.

C'est en captivité qu'il composera un de ses plus célèbres poèmes inspiré de l'appel du général de Gaulle, poème où l'on ressent entre les lignes les dures conditions de captivité des soldats noirs :

Au Guelowar !

*Et nous voilà pris dans les rets,
Livrés à la barbarie des civilisés
Exterminés comme des phacochères.
Gloire aux tanks et gloire aux avions !!!*

*Nous avons cherché un appui
Qui croulait comme le sable des dunes
Des chefs, et ils étaient absents, des compagnons
Ils ne nous reconnaissaient plus*

*Et nous ne reconnaissons plus la France.
Dans la nuit nous avons crié notre détresse.
Pas une voix n'a répondu.*

*Les princes de l'Église se sont tus
Les hommes d'État ont clamé la magnanimité*

[des hyènes

*« Il s'agit bien du nègre ! Il s'agit bien de l'homme !
Non ! Quand il s'agit de l'Europe. »*

*Ta voix nous dit l'honneur, l'espoir et le combat
Et ses ailes s'agitent dans notre poitrine
Ta voix nous dit la République, que nous dresserons
La Cité dans le jour bleu
Dans l'égalité des peuples fraternels.
Et nous, nous répondons : « Présents, ô Guélowar ! »*

*Prisonniers noirs je dis bien prisonniers français
Est-ce donc vrai que la France n'est plus la France ?
Est-ce donc vrai que l'ennemi lui a dérobé son*

[visage ?

Est-ce vrai que la haine des banquiers a acheté ses

[bras d'acier ?

Et votre sang n'a-t-il pas ablué la nation oublieuse

[de sa mission d'hier ?

Dites, votre sang ne s'est-il pas mêlé

Au sang lustral de ses martyrs ?

Vos funérailles seront-elles celles de la Vierge-

[Espérance⁴¹ ?

En février 1942, Senghor, relâché pour raison de santé, reprend son poste d'enseignant en banlieue parisienne.

Plus que les autres, les prisonniers noirs sont particulièrement malmenés dans les camps où ils subissent toutes sortes d'humiliations et de privations.

La captivité est encore plus difficile pour ceux d'entre eux qui sont envoyés en détention en Allemagne. Les nazis s'amuse à les priver de nourriture et les regardent mourir lentement de faim.

Une descente aux enfers, que raconte avec dégoût Édouard Ouédraogo. Cet adjudant du 7^e RTS, originaire de la Haute-Volta, l'actuel Burkina-Faso, a été capturé lui aussi en juin 1940, dans la Somme, et envoyé dans un camp de prisonniers outre-Rhin.

« Nous débarquons à Wessel, où les nazis nous attendaient, hommes, femmes, enfants de tous âges, tous crachant sur nous, vociférant et nous faisant comprendre par gestes que nous serons égorgés et, en attendant, nous donnent des coups de pieds gratuitement.

À la gare, une boule de pain pour six, de la saucisse, pour la première fois, et pour finir nous sommes mis dans des wagons, autant qu'ils peuvent contenir d'hommes debout et serrés les uns contre les autres.

Nous débarquons deux jours après et nous sommes conduits à Bathern stalag VI/C. Logés dans des tentes, nous sommes photographiés, lavés. C'est là que j'ai connu tout le génie allemand de "la race supérieure" qui estimait que si nous étions noirs, c'est parce que le colonisateur français n'avait pas surveillé notre propreté corporelle.

Ils entreprirent de “blanchir” un certain Mamadou N'Diaye qu'ils convoquèrent aux douches. Avec du savon, des serviettes, ils le blanchirent si bien à l'aide de l'eau chaude qu'ils le blessèrent partout.

Nous étions battus, piétinés, roulés, traînés par les pieds jusqu'aux arrêts. Tous les jours, des villages environnants, on venait nous voir, comme des singes en cage.

On nous photographiait, il nous fallait rire, montrer les dents, tourner la face pour laisser photographier les balafres. On nous photo-graphiait pendant qu'on s'acharnait sur nos poux et on nous jetait une cigarette intentionnellement pour nous filmer.

Il nous fallait aussi travailler au canal et nous avions de l'eau jusqu'aux genoux et pas un fragment de bottes jusqu'aux orteils. Revenus au camp malgré la fatigue et la faim, il nous fallait danser, nous ridiculiser plus qu'il n'en faut afin que toutes les pellicules de ces messieurs soient à la fois hilares et humaines⁴². »

Combien de soldats noirs ont-ils été ainsi humiliés dans les camps de prisonniers ? Combien maltraités ? Combien sont morts ? On ne le saura jamais vraiment car il n'existe pas, là non plus, de comptabilité précise.

Leur sort, en fait, n'intéressait pas grand-monde, à commencer par la France qu'ils étaient pourtant venus défendre avec leur grand cœur de colonisés mais qui, sitôt libérée, les oubliera très vite, voire les rejettera sans ménagement.

Ironie du sort, c'est dans un camp français, celui de Thiaroye, à Dakar, que des dizaines de ces ex-prisonniers, délivrés des nazis et renvoyés chez eux, vont trouver la mort. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ils seront massacrés par leurs propres « frères d'armes » pour avoir osé dénoncer les discriminations entre Blancs et Noirs dans le paiement des soldes et des indemnités de guerre.

Ces inégalités avaient d'abord provoqué, en France, la révolte dans les casernes de tirailleurs à Versailles, Hyères, Marseille, Sète ou Morlaix. Du coup, pour désamorcer la contestation, les autorités françaises rapatrient *manu militari* un millier de soldats coloniaux vers Dakar. Mais la révolte ne s'éteint pas pour autant.

Le 1^{er} décembre 1944, les soldats français ouvrent le feu sur les frondeurs. Une hécatombe. Mais l'affaire est vite étouffée. La France parle officiellement de vingt-quatre morts. Loin, sûrement, de la vérité...

Trente-quatre des survivants au massacre seront, quant à eux, jugés et condamnés à des peines allant jusqu'à dix ans de prison. Après les camps de prisonniers allemands, nos tirailleurs découvrent les geôles de la France coloniale.

Pour justifier cette barbarie, la hiérarchie militaire expliquera, avec la même rhétorique xénophobe que l'ennemi, que ces soldats africains avaient été « intoxiqués » dans les stalags par la propagande allemande.

« Les causes profondes de mutinerie sont celles qui ont amené le changement de

mentalité de nos troupes noires en général et des emprisonniers en particulier, écrit le général de Périer dans son rapport sur la tuerie. Il y a eu notre défaite et certaines défaillances, nos dissensions internes puis le bouleversement qui a suivi la libération du pays et qui n'a pas été toujours compris.

Aux yeux du Noir qui n'est pas dénué de tout sens critique, le Blanc a perdu de son prestige. Pour les prisonniers, quatre ans de captivité doivent être considérés comme quatre ans de propagande allemande ou autre, à base de dénigrement de l'armée française et de ses cadres.

Au contact avec la civilisation européenne et avec le relâchement de la vie en campagne, l'évolution se fait à un rythme accéléré, et le tirailleur qui est en général un jeune Noir de vingt-deux à vingt-cinq ans, crédule et assimilant mal, se gâte facilement : exemples de mauvaises tenues et de récriminations, l'usage du vin et de la femme blanche, etc.

La permanence et la qualité de l'encadrement qui sont une impérieuse nécessité ont hélas fait souvent défaut. L'armée française a dû lever d'importants contingents de Sénégalais : on leur a peut-être trop dit que la métropole avait besoin d'eux et ils se sont crus indispensables. D'autre part, pour servir l'armement et le matériel moderne, on a dû dresser parmi eux des spécialistes auxiliaires qui ont été vite recherchés.

Ils ont eu récemment contact avec des soldats noirs de l'armée américaine, très évolués et dont la tenue, la solde et les rations étaient les mêmes que celles des Blancs. Certains ont servi dans les rangs des FFI où ils ont parfois obtenu des galons trop facilement.

Que ce soit par orgueil motivé, vanité ou jalousie, ils en sont à développer une ambiance de revendication qui subsiste et dont l'objet principal est l'assimilation aux militaires européens : statut, alimentation, solde, uniforme, récompense, permission, prérogatives diverses, etc.

Enfin, très susceptibles, les Noirs évolués sont devenus plus attentifs à leurs droits qu'à leurs devoirs. C'est ainsi que chez les emprisonniers soustraits à l'action directe de leur cadre pendant leur captivité et soumis à une propagande intensive, livrés ensuite à eux-mêmes au sortir des camps d'internement dans la période d'insurrection d'août et septembre derniers, un vent d'insubordination a pu s'élever rapidement sous le signe de l'égalité avec les Blancs et de la résistance noire aux cadres européens désormais sans prestige⁴³. »

En mai 1947, Léopold Sedar Senghor, devenu entre-temps député du Sénégal, écrit au président Vincent Auriol pour demander la libération des prisonniers. C'est chose faite un mois plus tard, mais ils ne percevront ni la moindre indemnité ni la moindre pension de guerre.

Une ingratitude que le même Senghor dénoncera dans un second poème inspiré du précédent :

*Prisonniers noirs je dis bien prisonniers français
Est-ce donc vrai que la France n'est plus la France ?
Est-ce donc vrai que l'ennemi lui a dérobé son visage ?
Est-ce vrai que la haine des banquiers a acheté*

[ses bras d'acier ?

Et votre sang n'a-t-il pas ablué la nation oublieuse

[de sa mission d'hier ?

*Dites, votre sang ne s'est-il pas mêlé
Au sang lustral de ses martyrs ?
Vos funérailles seront-elles celles de la Vierge-*

[Espérance ?

*Sang ô sang noir de mes frères
Vous tachez l'innocence de mes draps
Vous êtes la sueur où baigne mon angoisse
Vous êtes la souffrance qui enroue ma voix*

Woi !

*Entendez ma voix aveugle
Génies sourds-muets de la nuit
Pluie de sang rouge sauterelles !
Et mon cœur crie à l'azur et à la merci*

*Non, vous n'êtes pas morts gratuits ô Morts !
Ce sang n'est pas de l'eau tépide
Il arrose épais notre espoir qui fleurira au crépuscule
Il est notre soif, notre faim d'honneur, ces grandes*

[reines absolues

*Non, vous n'êtes pas morts gratuits.
Vous êtes les témoins de l'Afrique immortelle
Vous êtes les témoins du monde nouveau qui sera*

[demain

*Dormez ô Morts !
Et que ma voix vous berce, ma voix courroux que*

[berce l'espoir⁴⁴.

36. Charles ONANA, *La France et ses tirailleurs*, Duboiris, 2003, p. 168.

37. *Ibid.*, p. 94.

38. Jean MOULIN, *Premier combat*, Éditions de Minuit, 1947.

39. Entretien de l'auteur avec Amélie Plongeur, compagne du capitaine Gérard Pierre-Rose.

40. Janet G. VAOLLAND, *Black French and African. A life of Léopold Sedar Senghor*, Harvard University Press, 1990.

41. Léopold SEDAR SENGHOR, *Hosties noires*. © Éditions du Seuil, 1964, 1973, 1979, 1984 et 1990.

42. Charles ONANA, *La France et ses tirailleurs*, *op. cit.*, p. 131

43. *Ibid.* p. 127.

44. Léopold SEDAR SENGHOR, *Hosties noires*, *op. cit.*

Chapitre VIII

EXÉCUTIONS

C'est devenu un rituel. Chaque année, à l'approche de Noël, une poignée de gradés se retrouve dans la petite ville belge de Wereth, près de la frontière allemande, pour honorer la mémoire de onze soldats noirs massacrés par les Allemands le 17 décembre 1944 pendant la bataille des Ardennes.

Ce jour-là, après plusieurs heures d'un face-à-face acharné avec la Wehrmacht, ces onze soldats se retrouvent coupés de leur bataillon et livrés à eux-mêmes. Ils sont perdus, épuisés, affamés et frigorifiés. Après une longue marche, ils aperçoivent une maison.

Les occupants les accueillent avec bienveillance et leur offrent à manger et à boire. Mais, peu de temps après, prévenus par un voisin, les Allemands débarquent en force, encerclent la maison et somment les soldats à cours de munitions de se rendre. Ces derniers s'exécutent.

Sitôt sortis, les onze Noirs sont brutalisés, traînés sur le sol gelé et battus. Les nazis les font courir devant une automitrailleuse qui les tient en joue, puis les obligent à se coucher dans la neige. Commence alors, avant qu'ils soient abattus à bout portant, une interminable séance de torture : doigts coupés, mais aussi coups de baïonnettes dans le dos et à la tête. On relèvera à l'autopsie plusieurs perforations au cerveau.

Les corps sont ensuite jetés dans un fossé où ils seront retrouvés un mois plus tard par une patrouille alliée.

Ces onze soldats n'étaient ni africains ni antillais, mais américains. Ils appartenaient à la 333th Field Artillery Battalion.

Comme pour les soldats coloniaux, les GI noirs ont fait eux aussi l'objet d'exécutions sommaires du fait de la couleur de leur peau. Au lendemain de la guerre, l'armée américaine a recueilli à ce sujet les témoignages de soldats, de prisonniers, mais aussi de SS. Ils ont révélé de nombreux cas d'assassinats commis par les nazis sur des Noirs américains.

En août 1942, au stalag II-C, près de Brèmen, en Allemagne, un

soldat noir américain est exécuté par un SS sans aucune raison.

Le 5 mai 1944, à Budapest en Hongrie, trois soldats noirs américains sont pendus par la Gestapo sur une place publique.

Le 20 février 1944, à Salzbourg en Autriche, des pilotes noirs américains blessés, sans plus de précision sur leur nombre, sont abattus par un SS connu sous le nom de docteur Prima.

Le 1^{er} septembre de la même année, près de Merzig, en Allemagne, plusieurs soldats noirs américains, sans plus de précision là encore sur leur nombre, sont contraints par les SS de creuser leurs tombes avant d'être exécutés.

Quelques jours plus tard, le 18 décembre, un pilote noir américain est exécuté au fond de sa cellule à la prison de Sopron, en Hongrie.

Ce même jour, à Muehlberg, en Allemagne, au stalag IV-B, au cours d'une marche, un soldat noir américain est sorti du rang par un SS et abattu sans la moindre raison.

Toujours en décembre, en Hongrie, l'appareil de deux aviateurs noirs américains est abattu au-dessus de la ville de Debrecen. Les deux hommes parviennent néanmoins à se poser mais sont aussitôt mitraillés à bout portant par les SS⁴⁵.

Le 1^{er} avril 1945, un soldat noir américain est exécuté au stalag VII-A, à Moosburg, en Allemagne.

Cette liste n'est évidemment pas exhaustive. Elle donne juste un aperçu de la cruauté des nazis à l'égard des prisonniers noirs américains, et plus généralement des détenus noirs.

45. Robert W. KESTING, « Forgotten victims : Blacks in the Holocaust », *Journal of Negro History*, vol. 77, n° 1/1992, p. 31-32.

Chapitre IX

NASSY

Dans les camps de prisonniers allemands, il n'y avait évidemment pas que des soldats. De nombreux civils ont eux aussi connu l'internement. C'est le cas de Josef Nassy, un jeune homme atypique qui avait la particularité d'être noir, peintre et citoyen américain.

Josef Nassy est né à Paramaribo, capitale du Surinam, d'un père juif dont les ancêtres avaient fui l'Espagne durant l'Inquisition. On le retrouve en 1920 à New York, où il étudie les beaux-arts.

Naturalisé américain, il part en 1929 pour Bruxelles, où il gagnera sa vie comme portraitiste. Arrive la guerre, puis l'invasion en mai 1940 de la Belgique par Hitler. Josef Nassy n'est pas pour autant inquiété.

Mais les choses changent avec l'entrée en guerre des États-Unis en janvier 1942. Quatre mois plus tard, le jeune peintre est arrêté, détenu quelque temps dans un centre de transit, avant d'être transféré en Allemagne au camp d'internement de Laufen, où il restera jusqu'à la fin de la guerre.

À l'exception des barbelés et des miradors, qui lui donnaient sinistre allure, Laufen était un camp relativement « tranquille », régi par la convention de Genève et surveillé par des gardiens qui avaient la particularité d'être des vétérans de guerre.

Pas de mauvais traitements donc. Pas de tortures. Pas de travaux forcés. Les prisonniers mangent à leur faim grâce aux colis de la Croix-Rouge. Ils reçoivent également des livres, des stylos, voire des pinceaux ainsi que des ballons et des instruments de musique.

Le plus dur pour chacun d'eux, c'est de tuer le temps, de surmonter la monotonie au quotidien et le terrible ennui, que l'on ressent d'ailleurs dans cette lettre envoyée par Josef Nassy à sa femme :

« Nous sommes près de Salzbourg mais, bien que le camp soit en hauteur, nous ne nous pouvons pas voir les montagnes. J'espère que tu t'en sortiras toute seule car je crains de ne plus pouvoir t'aider. Et Dieu seul sait pour combien de temps nous sommes ici⁴⁶. »

Pour s'occuper, Josef Nassy passe ses journées à peindre des scènes de la vie du camp, où sont enfermés, comme lui, une douzaine d'autres Noirs américains. En trois ans, il réalise pas moins de deux cents peintures et dessins, d'une valeur historique inestimable.

Il réussira même le tour de force de peindre la fameuse scène de la fausse douche où étaient gazés les déportés alors qu'il n'y avait pas de chambre à gaz à Laufen. En fait, Nassy se documente beaucoup. Il écoute également avec ses codétenus la BBC en cachette, grâce à un petit poste de radio apporté de l'extérieur.

Le 5 mai 1945, Laufen est libéré par la 3^e armée américaine. Mais Josef Nassy ne rentre pas pour autant à la maison. Il restera pendant près d'un an en Allemagne pour veiller sur ses tableaux et s'assurer de leur acheminement vers la Belgique. Ses toiles seront exposées par la suite un peu partout dans le monde comme un témoignage unique de la barbarie du nazisme.

À la mort de Josef Nassy, en 1976, ses œuvres seront rachetées par un ancien déporté juif devenu homme d'affaires, le Californien Séverin Wunderman. Une collection qu'il offrira dans sa totalité au musée de l'Holocauste de Washington.

46. Documentation : United States Holocaust Memorial Museum.

Chapitre X

PIÈGE DANOIS

Dans la liste des civils noirs américains internés dans les camps de prisonniers allemands pendant la Seconde Guerre mondiale, on compte une femme hors du commun, une célébrité de l'époque, une immense jazzwoman : Valaïda Snow.

L'histoire de Valaïda est une succession de défis et de combats. Dans le Tennessee qui l'a vue naître en 1903, elle est très tôt confrontée à la ségrégation et aux harcèlements du Ku Klux Klan.

Pour surmonter ce racisme ambiant, Valaïda se lance à corps perdu dans la musique. Adolescente, elle joue de la contrebasse, du violon, du banjo, du saxophone, de l'accordéon, de la mandoline, de la clarinette et de la trompette. Elle est aussi une excellente chanteuse et danseuse.

À quinze ans, Valaïda décide de franchir le pas et devient professionnelle. Elle choisit, à la surprise des siens, de faire carrière comme... trompettiste. Mais dans les années trente, le jazz est un cercle machiste et très fermé. On admet difficilement qu'une femme joue d'un instrument à vent considéré comme masculin.

Mais Valaïda persiste, et brille au point qu'on la compare au grand Armstrong. On la surnomme même « Petite Louis », puis bientôt « la reine de la trompette ». Count Basie ne s'y trompe pas qui l'appelle à se produire à ses côtés.

Commence alors une longue série de tournées aux États-Unis, en Europe et en Asie. Valaïda éblouit par son talent, mais aussi par sa beauté et son charme. Elle porte des robes élégantes, roule dans une limousine « orchidée », avec à ses côtés un petit singe peint de la même couleur.

En 1936, Valaïda s'installe à Paris. Elle en devient rapidement la coqueluche, se produisant dans les clubs avec Maurice Chevalier et Joséphine Baker. Elle renoue avec le cinéma et joue dans deux films français : *L'Alibi* et *Piège*. Une petite revanche sur Hollywood, qui après lui avoir offert quelques seconds rôles à ses débuts, l'avait

empêchée, par racisme et sexisme, de percer.

Valaïda voyage beaucoup. Elle se produit à Londres, Copenhague et Stockholm. À Amsterdam, elle est reçue par la reine Wilhelmine de Hollande qui, subjuguée par la belle Américaine, lui offre une trompette en or.

En 1939, sentant venir la guerre et craignant l'invasion de la France, Valaïda se réfugie justement à Amsterdam. Mais la Hollande est à son tour menacée, ce qui l'oblige à fuir de nouveau, cette fois pour Copenhague.

Malheureusement, le Danemark est à son tour envahi par les troupes hitlériennes en avril 1940. Valaïda est arrêtée par les nazis. Accusée de « trafic et usage de drogues », elle est envoyée dans un camp de prisonniers danois à Wester-Faengle.

On ne sait pas grand-chose de sa captivité, à l'exception d'un incident qui l'a traumatisée et marquée dans sa chair.

Un jour, pour avoir défendu un enfant maltraité par les SS, Valaïda est sauvagement battue et frappée à la tête. Elle a le crâne ouvert et saigne abondamment. Une blessure dont elle gardera une vilaine cicatrice qu'elle a toujours cherché à cacher avec ses cheveux.

En 1942, après trois ans de captivité, Valaïda, très malade, est libérée à l'occasion d'un échange de prisonniers entre les nazis et les forces alliées. Une libération qu'elle doit au chef de la police de Copenhague, un passionné de jazz qui admire son talent⁴⁷.

Squelettique et méconnaissable, Valaïda rentre à New York.

« Je suis revenue de la mort, dira-t-elle en racontant les conditions de son arrestation et de sa détention. Les coups et les coups de fouet étaient monnaie courante. On n'avait rien à manger. Juste une petite pomme de terre trois fois par jour.

Quand ils m'ont arrêtée, ils m'ont tout pris, les sept mille dollars en travellers chèques que j'avais sur moi, toute ma garde-robe, mes bijoux et la trompette en or que m'avait offerte la reine Wilhelmine⁴⁸. »

Très affectée psychologiquement, Valaïda se replonge corps et âme dans la musique. Elle remonte la pente et renoue triomphalement avec la scène.

Une scène qu'elle quitte définitivement, le 30 mai 1956, emportée par une hémorragie cérébrale.

47. Clarence LUSANE, *Hitler's Black Victims*, op. cit., p. 170.

48. *Idem*.

Chapitre XI

TERRE MUETTE ET STÉRILE

Pour tous ceux qui l'ont subie, la Seconde Guerre mondiale n'a été qu'une longue succession de violences et d'horreur absolue. Avec l'holocauste, les Européens découvrent pour la première fois, dans leur chair et sur leurs terres, toute l'étendue des souffrances qu'ils ont eux-mêmes infligées par le passé à d'autres, à commencer par les Noirs.

Des Noirs pour qui le nazisme a pris, bien avant Hitler, les traits des négriers français, anglais, hollandais, portugais, allemands ou encore espagnols. Des Noirs qui ont, les premiers, enduré les affres de la déportation : entre vingt et trente millions d'hommes, de femmes et d'enfants africains envoyés, enchaînés, à fond de cale, vers le Nouveau Monde. Plus de dix millions de morts.

Un génocide qui n'a jamais été ni jugé ni réparé.

D'ailleurs, lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, l'esclavage est aboli depuis seulement une soixantaine d'années aux États-Unis. Mais la ségrégation bat encore son plein. La communauté noire américaine se cherche un leader. Martin Luther King, encore en culotte courte, rêve de devenir médecin ou avocat. Malcolm X se livre, lui, entre drogue, prostitution et paris clandestins, à toutes sortes de trafics qui le conduiront bientôt en prison.

Pendant ce temps, une Américaine est à Paris, où elle participe activement à la Résistance. Il s'agit de... Joséphine Baker. Recrutée par le deuxième bureau, la meneuse de revue glane, au fil des soirées où elle est invitée, des informations précieuses auprès des officiels allemands sur l'emplacement de leurs troupes. Un engagement que saluera le général de Gaulle, qui lui remettra, en 1943, à Alger, pour la remercier, une petite croix de Lorraine.

En Afrique noire, l'esclavage a fait place à la colonisation, avec son cortège d'humiliations et de travaux forcés. Seuls deux pays sont à l'époque indépendants : le Libéria, qui sert de base militaire à l'armée américaine contre les puissances de l'Axe, et l'Éthiopie de Haïlé Sélassié, qui réussit en 1941 à chasser les troupes mussoliniennes de son territoire.

En Afrique du Sud, c'est le grand paradoxe. Le gouvernement, tout en épousant les thèses racistes d'Adolf Hitler, prend le parti des Alliés

contre l'Allemagne.

Un ralliement qui a toutefois ses limites. Après la défaite nazie en Afrique du Nord, des prisonniers allemands sont acheminés au Cap et exhibés dans les rues. Une scène vécue comme une provocation par les nationalistes sud-africains, furieux qu'on puisse humilier de la sorte des Blancs devant des Noirs. Ils protestent avec tellement de véhémence que le gouvernement est contraint d'expédier ces soldats en Australie⁴⁹.

En septembre 1941, Nelson Mandela est, lui, expulsé de l'université pour avoir organisé une grève étudiante. Il quitte sa province et s'installe à Johannesburg où il fait la connaissance de Walter Sisulu, qui l'initiera à la politique et dira de lui des années plus tard : « Dès que je l'ai vu, j'ai su que c'était l'homme que je cherchais pour diriger le peuple africain. »

Beaucoup plus loin au nord, à Fort-Lamy, Félix Éboué, le premier gouverneur noir de l'histoire de France, proclame le 26 août 1940 le ralliement du Tchad au général de Gaulle. C'est le début du redressement de l'empire, avec un recrutement massif de tirailleurs sénégalais et l'envoi des premières forces armées de la France libre. Un véritable tournant dans la guerre... sauf qu'on fera tout, quatre ans plus tard, pour que Paris ne soit pas libérée par ces soldats noirs, ces êtres inférieurs !

L'Afrique donne des soldats mais elle offre aussi de l'argent, beaucoup d'argent. Outre l'augmentation des impôts décrétée par l'administration de Vichy, une « souscription volontaire pour la défense nationale » est lancée auprès des grosses fortunes africaines.

On voit ainsi en Côte-d'Ivoire, par exemple, les grands planteurs, comme le futur président Félix Houphouët-Boigny, déboursier jusqu'à cent mille francs, soit plus que le salaire annuel des administrateurs de la colonie. Fin 1943, la souscription atteint quatre-vingts millions de francs⁵⁰. Une somme colossale pour l'époque !

À cela, il faut ajouter les dons de toutes sortes faits aux organismes de bienfaisance comme la Croix-Rouge ou le Secours d'hiver du Maréchal, pour venir en aide aux prisonniers français et aux sinistrés de guerre.

Quelques mois plus tard, avec l'arrivée des autorités gaullistes à Abidjan, un nouvel impôt, la « contribution exceptionnelle de guerre », est mis en place. Il rapporte près de cinquante millions de francs en 1945.

Reste la Caraïbe. C'est le berceau de Marcus Garvey, le plus charismatique des leaders noirs de l'époque, chaud partisan du retour de la diaspora vers la mère-patrie. Il s'éteint dès le début de la guerre à Londres, loin de sa Jamaïque natale.

La Caraïbe encore, avec la Martinique, où le chantre de la

négritude, Aimé Césaire, vient, lui, tout juste de rentrer. Il enseigne dans le plus illustre des lycées, alors que l'île est administrée par un fidèle de Vichy, l'amiral Robert.

« Nous étions loin des événements mais nous étions opprimés, raconte Aimé Césaire. D'abord parce que nous pensions à nos frères qui allaient au front. Ensuite parce que nous vivions nous-mêmes sous un régime dictatorial et policier fondé sur le mépris total.

Il fallait se surveiller. On pouvait vous arrêter pour une parole de trop. Et là, c'était la prison. Certains ont même été envoyés au bagne en Guyane.

Mais les Martiniquais étaient du côté du général de Gaulle, même s'ils ne savaient rien de ce qui se passait là-bas. On était en fait coupés du monde. On essayait d'écouter les radios étrangères, de Trinidad et de la Dominique. Mais, en fait, les nouvelles se colportaient de bouche à oreille⁵¹. »

Une chape de plomb s'abat sur la Martinique, soumise, comme la Guadeloupe voisine, à un blocus des navires de guerre anglais. L'amiral Robert révoque tous les maires, et les remplace principalement par des « békés », ses plus fidèles soutiens.

« Le système Pétain a éveillé chez les békés d'ici des souvenirs pas très lointains. Certains, même, certains d'entre eux ont évoqué jusqu'à la possibilité de rétablir l'esclavage. Tout le clan béké était derrière Pétain à quelques exceptions près », se souvient Pierre Alikier, qui sera, après guerre, l'adjoint d'Aimé Césaire devenu alors maire de Fort- de-France⁵².

La terreur mais aussi la disette s'installent. Des familles entières ne mangent plus à leur faim et la mortalité infantile augmente dramatiquement.

Mais la résistance est déjà en marche. Entre trois et cinq mille jeunes, les « dissidents » comme on les appelle, bravent la surveillance des côtes et gagnent nuitamment, sur de frêles embarcations, les îles voisines de la Dominique et de Sainte-Lucie, alors possessions anglaises. De là, ils rejoignent les États-Unis, puis les unités de la France libre.

C'est le cas notamment de Frantz Fanon, qui deviendra après guerre un des plus grands écrivains antillais. Fanon n'ira malheureusement pas plus loin que la Dominique. Il sera rapidement rapatrié. Mais en 1944, à la fin du régime de Vichy, il s'engage pour de bon, gagne Paris et participe aux combats contre les Allemands.

Dans cette ambiance effrayante, Aimé Césaire va, lui aussi, poser un acte de résistance insolite. Non pas avec les armes mais avec la plume. Il crée, avec sa femme et quelques amis, la revue culturelle *Tropiques*, qui, alimentée par des textes d'universitaires, fera souffler, sur l'île, un vent de liberté.

« *Tropiques*, ça a été un coup de maître du colonisé sur le colonisateur. Ils pensaient que ce que nous écrivions n'était que de la poésie obscure. Ils n'avaient pas compris ce qu'il y avait en profondeur. »

Les textes publiés sont pourtant soumis à l'approbation de Vichy. Ils dénoncent, sans jamais les nommer, Pétain et son régime, de même que Hitler et son fascisme. Mais pour en percevoir le message, encore faut-il savoir lire entre les lignes et interpréter les non-dits. Les censeurs laisseront entre autres passer ce cri d'Aimé Césaire :

« Terre muette et stérile. C'est de la nôtre que je parle. Et mon ouïe mesure par la Caraïbe l'effrayant silence de l'Homme. Europe. Afrique. Asie.

J'entends hurler l'acier, le tam-tam parmi la brousse, le temple prier parmi les banians. Et je sais que c'est l'homme qui parle. Encore et toujours, et j'écoute. Mais ici l'atrophie monstrueuse de la voix, le séculaire accablement, le prodigieux mutisme. Point de ville. Point d'art. Point de poésie. Point de civilisation, la vraie, je veux dire cette projection de l'homme sur le monde ; ce modelage du monde par l'homme ; cette frappe de l'univers à l'effigie de l'homme.

Une mort plus affreuse que la mort, où dérivent des vivants. Et les sciences ailleurs progressent, et les philosophies ailleurs se renouvellent, et les esthétiques ailleurs se remplacent. Et vainement sur cette terre nôtre la main sème des graines.

Point de ville. Point d'art. Point de poésie. Point de germe. Pas une pousse. Ou bien la lèpre hideuse des contrefaçons. En vérité, terre stérile et muette...

Mais il n'est plus temps de parasiter le monde. C'est de le sauver plutôt qu'il s'agit. Il est temps de se ceindre les reins comme un vaillant homme. Où que nous regardions, l'ombre gagne. L'un après l'autre les foyers s'éteignent. Le cercle d'ombre se resserre, parmi des cris d'hommes et des hurlements de fauves. Pourtant nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre. Nous savons que le salut du monde dépend de nous aussi. Que la terre a besoin de n'importe lesquels d'entre ses fils. Les plus humbles. L'ombre gagne...

Ah ! Tout l'espoir n'est pas de trop pour regarder le siècle en face !

Les hommes de bonne volonté feront au monde une nouvelle lumière⁵³. »

Tropiques paraît jusqu'en mai 1943, date à laquelle l'administration de Vichy finit par en comprendre la subtilité et l'interdire. Elle ressuscitera, quelques mois plus tard, après le départ de l'amiral Robert.

« Cette époque a été pour nous une prise de conscience essentielle de ce que nous étions et de ce que nous voulions être, conclut Aimé Césaire. La doctrine de l'assimilation était révolue. C'en était fini de la colonisation. Une autre période commençait. »

49. Alexandre KUMA N'DUMBE III, *Hitler voulait l'Afrique*, op. cit., p. 318.

50. Pierre KIPRÉ, *Mémorial de la Côte-d'Ivoire*, tome 2, AMI, 1988.

51. Entretien avec l'auteur.

52. Entretien avec l'auteur.

53. Aimé CÉSAIRE, *Tropiques, 1941-1945*, 1978.

Chapitre XII

NEG DOUBOUT

La liberté et la résistance, on en connaît également le prix, à quelques kilomètres de là, en Haïti. C'est la première république noire. Elle doit son indépendance à la révolte et à la victoire des esclaves sur les armées napoléoniennes. Une témérité qui lui confère, depuis, malgré son extrême pauvreté, un immense respect sur le continent africain et dans la diaspora.

Détail surprenant, en 1890, Heinrich Goering, qui avait, souvenez-vous, servi et surtout sévi en Namibie, est consul d'Allemagne à... Port-au-Prince.

On rappelle même là-bas, non sans ironie, que son fils, Hermann Goering, le futur bras droit de Hitler, a été conçu sur l'île et qu'il aurait pu naître haïtien si ses parents n'avaient dû entre-temps rentrer en Bavière.

Il y avait d'ailleurs à cette époque une petite colonie allemande en Haïti, et lorsque la guerre éclate, les jeunes Allemands de l'île, parce qu'ils parlent français, sont envoyés à Paris, dans les troupes d'occupation. Le gouvernement de Port-au-Prince refusera de prendre part à la guerre, optant pour la neutralité.

Une attitude que respecteront les nazis, à l'exception de quelques rares incidents comme celui, survenu à Paris, à la résidence du ministre plénipotentiaire d'Haïti, Léon-Robert Thébaud. Incident qui a fait l'objet d'une plainte.

« Le 24 juin 1940, le drapeau de la république d'Haïti a été arraché par un soldat allemand et jeté au sol malgré les exhortations du garde du château, souligne le rapport d'enquête.

Là dessus, le capitaine de cavalerie, le comte von Einsiedel, ramassa le drapeau, le remit au ministre qui le tendit au garde afin qu'il fût remis à sa place primitive.

Les officiers présents rendirent ensuite les honneurs militaires. Satisfait par cette réparation, Monsieur le ministre Thébaud, tout en remerciant, déclara abandonner toute autre prétention future⁵⁴. »

Si le gouvernement de Port-au-Prince a choisi la neutralité, il ne

reste pas pour autant les bras croisés. Dès le début de la guerre, il invite les juifs à se réfugier en Haïti, où quelques-uns d'entre eux, fuyant le nazisme, sont déjà installés depuis 1934.

Sitôt la nouvelle connue, les missions et légations haïtiennes sont prises d'assaut à Berlin, Rome, Cologne, Vienne, Marseille, Göteborg, Stuttgart, Bruxelles, Londres, Naples, La Havane, Berne ou Genève, malgré les conditions exorbitantes exigées pour les candidats au départ : le dépôt d'une garantie de cinq mille dollars dans une banque de Port-au-Prince.

En juillet 1938, à la conférence d'Évian, Haïti va même jusqu'à proposer d'accueillir cinquante mille réfugiés. Mais l'opération tourne court à cause du veto des États-Unis qui craignent que la petite île des Caraïbes ne soit infiltrée et ne devienne une tête de pont pour les nazis dans la région.

Qu'à cela ne tienne, en mai 1939, le président Stenio Vincent décide d'accorder par décret à tous les juifs qui le souhaitent la nationalité haïtienne afin de leur faire bénéficier du statut de pays neutre. Il leur est juste demandé de présenter un acte de naissance, trois photos et une déclaration d'intention. Une formalité tarifée tout de même mille huit cents dollars !

Mais le faible poids d'Haïti sur l'échiquier international n'est pas une garantie contre les persécutions et l'opération se solde par un échec. Seuls une centaine de juifs demanderont la naturalisation, ajoutant ainsi leurs noms à la petite communauté haïtienne installée en Europe.

À l'époque, c'est en France que les Haïtiens sont les plus nombreux. Une petite centaine. La grande majorité d'entre eux traversera la guerre sans trop de dommages. Quelques-uns, plus malchanceux ou plus courageux, en feront les frais.

C'est le cas de Charles Duchatellier. En mars 1941, le gouvernement de Vichy alerte le secrétaire d'État haïtien des Affaires étrangères de la présence de ce prisonnier dans le camp de Vemet, dans l'Ariège. Il précise même que Charles Duchatellier a demandé à rentrer chez lui, que rien ne s'y oppose mais que ce retour est subordonné à l'accord de Port-au-Prince. Dans sa réponse, le secrétaire d'État s'inquiète des raisons qui ont motivé l'internement de Duchatellier. « Raisons politiques ! » rétorque, sans plus de précision, Vichy, toujours disposé à le libérer et à l'expulser.

Le temps passe. L'élargissement tarde jusqu'à l'arrivée des Allemands en zone libre. Charles Duchatellier restera trois années de plus à Vernet. Une captivité que les autorités de Port-au-Prince suivront de près, comme en témoigne cette note de janvier 1944 du responsable de la légation haïtienne en Suisse.

« Par l'entremise de la Croix-Rouge de Genève j'ai pu faire expédier quelques articles

de peinture à monsieur Charles Duchatellier. Il ne m'a été permis d'envoyer que le nécessaire pour travailler l'aquarelle. Les tubes de peinture à l'huile subissent l'interdiction d'exportation de Suisse⁵⁵. »

Si le gouvernement de Vichy s'est montré bienveillant à l'égard de Charles Duchatellier, c'est parce que Haïti est un pays neutre. Le 8 décembre 1941, tout est remis en cause. Pour marquer sa solidarité avec les États-Unis, dont la base de Pearl Harbor a été attaquée la veille, Port-au-Prince déclare la guerre au Japon. Ce qui équivaut à déclarer la guerre à l'Allemagne.

Dès lors, la situation des ressortissants haïtiens en Europe n'est plus la même. Ils sont non plus spectateurs mais acteurs du conflit. Quelques-uns d'entre eux s'engageront d'ailleurs dans la Résistance. D'autres seront arrêtés.

En janvier 1942, la légation haïtienne à Berne apprend ainsi, sans plus de précision, que deux de ses ressortissants, parmi lesquels un certain docteur Couba, ont été arrêtés et internés au camp de Compiègne. Un an plus tard, deux autres les rejoindront, en novembre 1943.

On n'a jamais su ce qu'étaient devenus ces prisonniers, à l'exception d'un seul. Il s'appelait Jean Nicolas. Il fut déporté à Buchenwald.

54. Marcel B. AUGUSTE, *La République d'Haïti et la Deuxième Guerre mondiale*, AGMV Marquis, 1998, p. 175.

55. Marcel B. AUGUSTE, *La République d'Haïti et la Deuxième Guerre mondiale*, *op. cit.*, p. 186.

Chapitre XIII

TOUS ESCLAVES

Adolf Hitler avait le sens de la hiérarchie au point de catégoriser les camps où il faisait croupir ou périr ses ennemis du dedans et du dehors : camp de transit, camp de travail, camp d'internement, camp de prisonniers, camp de concentration, camp d'extermination.

C'est bien sûr dans ces deux derniers types de camps, qu'on appellera les camps de la mort, que sont envoyés dès le déclenchement de la guerre, en Allemagne, en Autriche, en Russie, en Tchécoslovaquie, en France et en Pologne, des wagons entiers de déportés de toutes origines, et où s'exprimera dans toute son horreur la barbarie nazie.

Ceux qui partent de France sont d'abord regroupés dans des centres de tri, à Compiègne ou à Drancy. Entassés comme des bêtes dans des conditions d'hygiène épouvantables, ils seront soumis jusqu'à leur destination finale à une lente et avilissante déshumanisation.

À l'entrée des camps entourés de barrières électrifiées et surmontés de miradors, une inscription célébrant « la liberté par le travail » les accueille. Mais en fait, dans leurs habits rayés, le crâne rasé, ces hommes et ces femmes seront astreints à seize heures de travaux forcés par jour : construction de lignes de chemin de fer, creusement de halles souterraines, comblement de marais...

Mal nourris d'un bol d'une mauvaise soupe et d'un bout de pain rassis quotidiens, subissant des sévices en tout genre qui vont de la bastonnade à la pendaison, les déportés dorment dans de vieux baraquements en bois, sur de simples châlits superposés quand ce n'est pas à même le plancher. Deux à trois cents personnes peuvent ainsi croupir dans une pièce de cent vingt mètres carrés.

Les plus faibles sont gazés et leurs cadavres, broyés et réduits en cendres, disparaissent dans la fumée des fours crématoires.

Beaucoup de Noirs de toutes origines sont passés dans ces camps tout au long de la guerre. Mais l'Histoire les a oubliés. Combien étaient-ils ? Combien ont survécu ? Combien y sont morts ?

Assurément des milliers mais on ne le saura jamais précisément.

D'abord, parce qu'à l'époque, c'était encore le temps des colonies. Les populations d'outre-mer n'avaient pas de nationalités propres mais celles de leurs métropoles respectives. Les Africains originaires de l'AOF étaient, par exemple, comptabilisés comme « français ». Impossible, donc, de les distinguer des autres Français, sauf à bénéficier de témoignages précis.

Ensuite parce qu'on n'a jamais pu chiffrer avec exactitude combien d'hommes, de femmes et d'enfants ont été déportés, ni combien ont péri. Les grandes puissances ne parvenant pas à établir un bilan définitif de ce drame pour leurs « citoyens » de souche, comment en serait-il différemment pour les Noirs ?

Le plus surprenant, c'est que, lorsqu'on interroge deux survivants d'un même camp, déportés au même moment, tel se rappelle avoir vu un Noir, alors que tel autre ne s'en souvient pas. Tel encore est sûr d'avoir aperçu en tout et pour tout un « seul » Noir dans tel block, alors qu'ils étaient en réalité une dizaine, voire plus.

Une mémoire sélective qui se comprend évidemment. L'instinct de survie, la souffrance et l'horreur du quotidien ne laissent guère de temps aux déportés pour s'arrêter à ce genre de détails. Blancs ou Noirs, ils étaient tous... esclaves.

Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'à la différence des Afro-Allemands, tous les autres Noirs qui se retrouvaient dans ces camps n'étaient pas déportés à cause de leur couleur.

Ceux dont nous avons retrouvé la trace et ceux que nous avons interrogés ont été soit arrêtés pour faits de résistance soit capturés au combat.

Africains, Antillais, Américains, ils feront l'objet, pour la plupart d'entre eux, parce qu'ils étaient noirs, des pires humiliations dans cet enfer sans nom.

Chapitre XIV

BUCHENWALD

« Celui qui offense un homme de garde ou un SS, celui qui, dans un esprit de révolte, refuse d'obéir ou de travailler, celui qui abandonne par révolte la colonne ou le lieu de travail, celui qui siffle pendant une marche ou pendant le travail, celui qui ricane ou parle, sera fusillé sur-le-champ comme émeutier ou sera condamné à mort par étranglement. »

Ce règlement clair et sans appel, affiché à l'intérieur du camp de concentration de Buchenwald, en dit long sur la dureté des lieux.

Un camp en apparence comme les autres, avec ses barbelés électrifiés, ses miradors, ses fours crématoires. Sauf qu'ici les nazis ont poussé l'horreur jusqu'à faire des déportés de véritables cobayes humains. Des cobayes sur lesquels ils tenteront toutes sortes d'expériences médicales, de la stérilisation à l'inoculation du typhus en leur faisant des injections de poux infectés.

Une perversité à laquelle sera confronté, dès 1943, sous le matricule 44451, le déporté haïtien, Jean Nicolas. Déporté pour le moins atypique, Jean Nicolas a grandi à Port-au-Prince à l'époque où Haïti était sous tutelle américaine. Il admirait les « Marines », et courait, après l'école, les voir passer en ville.

En 1928, Jean Nicolas, alors âgé de dix ans, est envoyé en France. Après une scolarité à Saint-Nazaire puis à Grasse, il retourne passer son bac en Haïti. En 1938, on le retrouve en Martinique où il travaille à l'hôpital de Fort-de-France. Il y reste quelques mois puis s'embarque à nouveau pour la France.

La guerre éclate. Les Allemands sont à Paris. Jean Nicolas aussi. Que fait-il ? Travaille-t-il pour la Résistance comme il le racontera plus tard ? Pourquoi et comment a-t-il été arrêté ? Mystère !

Ce qui est sûr et surtout troublant, c'est que, lorsque Jean Nicolas arrive à Buchenwald, il a changé d'identité et de nationalité. Il se fait désormais appeler... John Nichols et se fait passer pour un prisonnier américain originaire de Boston. Il joue tellement bien son rôle et parle si parfaitement l'anglais que personne, pas plus ses camarades que les SS, ne découvre la supercherie.

En mai 1944, Jean Nicolas alias John Nichols est transféré soixante-dix kilomètres plus loin, à Dora. C'est là que sont construites,

dans d'immenses galeries souterraines, les fameuses fusées V1 et V2.

Un travail harassant pour des milliers de prisonniers. Beaucoup meurent d'épuisement et de maladie. L'infirmerie ne désemplit pas. Et dans cette infirmerie, devinez qui l'on trouve ? John Nichols, qui se fait passer désormais pour un... médecin, et qui soigne les uns et les autres avec peu de moyens mais beaucoup de cœur.

En apprenant après guerre cette histoire, Christian Nicolas, le frère de Jean Nicolas, a été pour le moins abasourdi.

« Jean a certes travaillé dans un hôpital aux Antilles, mais il n'a jamais été médecin, explique, étonné, Christian Nicolas. Il s'est sûrement fait passer pour un médecin dans le but d'être envoyé dans un camp de prisonniers. Mais en fait, les Allemands se méfiaient de ce déporté noir un peu spécial qui parlait français, russe, polonais. Ça les intriguait et ils le prenaient plutôt pour un espion⁵⁶. »

Il n'en reste pas moins que Jean Nicolas a effectivement soigné des malades dans le camp comme l'aurait fait un vrai médecin, avec une gentillesse et un formidable optimisme qui redonnaient confiance même aux plus désespérés.

« Ça ne m'étonne pas, poursuit Christian Nicolas. Mon frère était très intelligent et il avait une grande faculté d'assimilation. Il n'a donc eu aucun mal à reproduire ce qu'il avait vu et appris à l'hôpital de Fort-de-France au point de parvenir à soigner effectivement ses camarades et même à sauver des vies.

D'ailleurs, au procès de Nuremberg, un déporté juif a raconté qu'il avait connu un médecin noir américain qui les avait soignés et sauvés. Ce médecin, tout le monde l'appelait John Nichols, alors qu'il s'agissait en fait de Jean Nicolas. »

Tout médecin qu'il est, aux yeux de ses camarades, Jean Nicolas n'en est pas moins exposé comme eux à la maladie. Très affaibli, il est à nouveau transféré, vers la fin de la guerre, dans un kommando proche, à Rottleberode. C'est là qu'il recouvrera la liberté, le 11 avril 1945.

« Ce sont les Américains qui l'ont libéré, se souvient Christian Nicolas. Ils l'ont d'abord emmené à l'hôpital américain de Neuilly avant de le transférer, à sa demande, à l'hôpital Saint-Antoine, à Paris, où j'ai eu l'occasion de le voir dans un état vraiment triste. Il avait une maladie des poumons. Il souffrait atrocement et délirait comme s'il revivait les atrocités du camp. »

Une maladie qui finira par emporter Jean Nicolas. Il s'éteint le 4 septembre 1945 à l'hôpital Saint-Antoine à Paris.

56. Entretien avec l'auteur.

Chapitre XV

UN MARTINIQUEAIS DANS L'ENFER

Il y avait à Buchenwald un autre déporté antillais au parcours exceptionnel. Raphaël Élizé, martiniquais, avait été le deuxième maire noir de France, après Severiano de Heredia, un Cubain naturalisé français, qui fut maire de Paris en 1879.

Raphaël Élizé n'a vécu que quelques années sur son île natale où son père était inspecteur des impôts. La famille est installée dans la petite ville de Saint-Pierre, construite au pied de la montagne Pelée. Le 8 mai 1902, c'est la catastrophe. Le volcan se réveille. L'éruption fera plus de trente mille morts.

La famille Élizé, qui avait pris soin de fuir dès l'apparition des premiers nuages de cendres, est épargnée par le drame. Mais ayant tout perdu, elle décide de partir pour la France. Le petit Raphaël a tout juste onze ans.

Commence alors pour l'enfant une nouvelle vie à Paris, où il fréquente les lycées Montaigne, Saint-Louis et Buffon, avant d'intégrer en 1910 l'école vétérinaire de Lyon. Il décrochera son diplôme un mois avant l'éclatement de la Première Guerre mondiale.

Raphaël Élizé, enrôlé au 36^e régiment colonial, servira d'abord comme simple soldat puis comme vétérinaire. Son courage lui vaudra la Croix de Guerre.

Démobilisé en août 1919, Raphaël Élizé s'installe à Sablé-sur-Sarthe, petite ville de cinq mille habitants, où il peut enfin exercer son métier de vétérinaire. Il le fera, sans penser à rien d'autre, jusqu'en 1924, année de son entrée en politique. Il prend alors sa carte à la section locale de la SFIO et se retrouve deux ans plus tard sur la liste du maire sortant pour les élections municipales. La liste sera battue.

Nouvelles élections municipales en mai 1929. Cette fois, la liste sur laquelle figure Raphaël Élizé l'emporte haut la main. Et comme un bonheur ne vient jamais seul, le vétérinaire martiniquais est, à sa grande surprise, élu maire par le conseil municipal, le dimanche suivant, à la majorité absolue.

Raphaël Élizé va dès lors mener, durant ce mandat et le suivant, une politique sociale, sportive et culturelle ambitieuse, modernisant sa petite ville mais aussi militant pour de grandes causes.

Il propose ainsi en juin 1931 à son conseil municipal de marquer son soutien aux républicains espagnols. Surprise et grognements dans la salle : « Les affaires qui se passent en Espagne ne nous regardent pas⁵⁷ ! »

À quoi Élizé répond :

« Il n'est pas question de nous immiscer dans les affaires de l'Espagne. Nous nous contentons de lui adresser simplement le témoignage de notre sympathie. Nous nous adressons pour cela à tous ceux qui se réclament du titre de républicains, et ici nous le sommes tous, du moins sur les affiches électorales.

Nous ne pouvons nous compromettre en votant ce vœu. Nous sommes nous-mêmes issus d'une révolution et nous jouissons à ce titre d'un régime de liberté que nous souhaitons voir s'étendre aux peuples qui nous entourent. Je ne veux pas vous convaincre car on ne convainc personne. On se convainc soi-même. »

Discours prémonitoire. Huit ans plus tard, c'est à nouveau la guerre et, avec elle, la liberté des peuples du monde entier qui est menacée. Élizé, mobilisé le 3 septembre 1939, est affecté comme capitaine vétérinaire à Hirson dans l'Aisne.

Mais il a très vite le mal de Sablé et encore plus lorsqu'il apprend, en juin 1940, que sa ville a été bombardée par les Allemands. N'écoutant que son courage, Élizé, qui se trouve pourtant avec son régiment en zone libre, décide de rentrer et réussit à se faire démobiliser. Mais, de retour chez lui, il se heurte aux nazis qui refusent de lui rendre son fauteuil de maire.

Un refus que la Feldkommandantur 755 du Mans justifie dans une lettre au préfet :

« L'ancien maire de Sablé, qui serait un officier français et mulâtre, et qui a été remplacé par un maire installé par M. le préfet, serait revenu et essaie de prétendre à la reprise des fonctions de maire ou s'occuper d'affaires à la mairie.

Il est incompréhensible pour le ressentiment allemand et pour le sens du droit allemand qu'un homme de couleur puisse revêtir la charge de maire. De même, il est insupportable à l'administration militaire et à l'armée allemande de reconnaître comme maire en territoire occupé un homme de couleur, ni de discuter avec lui.

Il n'existe donc aucune raison pour le préfet de réintégrer cet ancien maire dans ses fonctions⁵⁸. »

D'abord considéré comme « maire empêché », Raphaël Élizé est destitué en août 1941. Il reprend son travail de vétérinaire et sera réquisitionné par les... Allemands pour soigner les chevaux de la Kommandantur. Une situation qu'il met à profit pour collecter nombre d'informations utiles à la Résistance. Il appartient au réseau « Buckmaster », circuit « Butler », groupe « Max », qui est chargé d'organiser des parachutages anglais.

En septembre 1943, Élizé est découvert et arrêté. Il passe quelques mois à la prison d'Angers puis dans un camp, près de Compiègne, avant d'être déporté le 19 janvier 1944.

Quelques jours après son arrivée à Buchenwald, le Martiniquais est affecté à l'usine d'armement. Il y trouvera la mort, un an plus tard, le 9 février 1945, fauché par les... bombardements alliés.

« Sa culture était d'un bon soutien dans des circonstances où les hommes brisés par la misère avaient tendance à ne vivre que pour manger, écrira à sa famille, après-guerre, son meilleur ami au camp, Lucien Cleret. Je puis vous assurer qu'en aucun cas il ne perdit sa dignité et qu'il œuvra pour les causes justes. Sa santé était bonne, très bonne même, et sans ce bombardement fait à tort et à travers et combien inutile à deux mois de la fin, il vous serait revenu comme il vous avait laissés.

Chaque jour, entre onze heures et douze heures, des centaines d'avions survolaient notre camp pour aller bombarder diverses villes des environs. Nous nous en faisons une joie, et je me rappelle une expression bouillonnante et rageuse de Raphaël : "Bon Dieu, qu'ils nous tuent tous, et que la terre soit débarrassée de ces sauvages⁵⁹ !" »

Raphaël Élizé ne sera pas oublié. Le 16 octobre 1945, le conseil municipal de Sablé décide à l'unanimité de donner son nom à la place de la mairie.

Un an plus tôt, en juillet 1944, alors que la guerre n'est pas encore terminée, le général de Gaulle, de passage dans la petite ville sarthoise, tiendra lui-même à rendre hommage à ce grand résistant.

57. *Passé simple, Raphaël Élizé, premier maire de couleur de la France métropolitaine*, 1994, p. 66.

58. *Ibid.*, p. 92.

59. *Idem*.

Chapitre XVI

L'IVOIRIEN DE NEUENGAMME

De tous les Noirs expédiés dans les camps de concentration, le plus connu reste incontestablement John William, le célèbre chanteur. Son histoire est à l'image de sa vie : une succession de déchirements.

John William est originaire de la Côte-d'Ivoire, où il a grandi avec sa mère ivoirienne avant d'être enlevé, à l'âge de huit ans, par son père alsacien, arraché à sa terre et emmené en France. C'est là que la guerre le surprend quelques années plus tard.

Dans le Paris occupé, les nazis sont à tous les coins de rue. Un jour, alors que le jeune homme se rend, comme à son habitude, à la piscine Molitor, il tombe nez à nez avec un soldat allemand qui lui barre l'entrée et le renvoie avec mépris : « *Neger, gehe ab !* » (Sale Nègre, barre-toi !)

Les mois passent. John William s'installe à Montluçon, chez sa marraine. Il est aussitôt embauché comme ajusteur-outilleur à la SAGEM, qui fabrique des radars très recherchés par l'armée allemande.

Un soir de mars 1944, une bombe, placée par un ouvrier engagé dans la Résistance, explose dans l'usine, détruisant les précieux appareils. Les Allemands sont furieux. John est arrêté mais il refuse, malgré un interrogatoire musclé de la Gestapo, de dénoncer son camarade.

Emprisonné quelques jours à Moulins, il est transféré à Compiègne le mois suivant, et déporté, à seulement vingt ans, dans le camp de concentration de Neuengamme, dans le nord de l'Allemagne.

« Quand nous sommes sortis du convoi, explique John William, nous étions une dizaine de Noirs, une dizaine de *Neger* comme ils nous appelaient. Les SS nous ont mis à part dans un block et ils se sont mis les uns après les autres à nous toucher la peau. Ils nous touchaient et ils se regardaient les mains pour voir si ça ne déteignait pas. En fait, beaucoup d'entre eux n'avaient jamais vu de Noir et ils nous considéraient avec curiosité, comme des hommes de Cro-Magnon⁶⁰. »

Quelques jours plus tard, alors que les déportés sont à la douche,

un officier allemand surgit et se met à les passer en revue les uns après les autres. S'approchant de John William, il lance, sans rire, en le toisant de haut en bas :

– *Schoner Athlete !* (Bel athlète !)

Puis, il ajoute, interrogatif :

– *Afrika ?*

– *Ja !* répond le jeune homme, plutôt inquiet.

– *Gut ! gut !* lui fait alors l'officier en s'éloignant.

Plus de peur que de mal...

John William est évidemment terrorisé de se retrouver dans ce camp, où son nom ne se résume plus qu'à un sinistre numéro : 31103 F. Mais il ne tarde pas à trouver ses marques. Peu de temps après son arrivée, il est affecté à l'atelier de mécanique où il retrouve ses outils et son métier.

« Un jour, un colonel SS est arrivé au camp. Et il est venu visiter la Metalwerk où je travaillais. La Metalwerk, c'était un endroit où l'on faisait vraiment de la mécanique de haute précision. On fabriquait notamment des mitraillettes et on était payés quinze cigarettes la semaine.

Je revois encore ce colonel venir jusqu'à mon établi et me regarder avec perplexité. En fait, il n'y comprenait rien. On lui avait dit que les Africains étaient des hommes de Cro-Magnon, et il ne comprenait pas comment moi, en tant qu'Africain, j'arrivais à lire des plans industriels écrits en allemand et à travailler l'acier au centième de millimètre.

Ça l'avait complètement suffoqué. Il m'a regardé travailler pendant au moins dix minutes, et, comme ça l'intriguait vraiment, il a fini par faire venir un interprète pour me questionner. Alors, bien sûr, à chaque question qu'il posait, je poussais le zèle jusqu'à lui répondre en allemand sans attendre que le traducteur intervienne.

Quand il est parti, il fallait le voir hocher la tête. Il a sûrement dû en rentrant chez lui se poser des questions sur la prétendue supériorité de la race aryenne ! »

Bien que préservé des travaux forcés, John William souffre, comme tous les autres déportés. Un bol de soupe déshydratée et un morceau de pain sec par jour pour un grand gaillard d'un mètre quatre-vingt, ça ne nourrit pas son homme. En octobre 1944, après seulement six mois passés au camp de Neuengamme, il ne pèse plus que quarante-cinq kilos. Mais il ne se plaint pas.

« Au camp, de tous les Noirs, il n'y avait que moi qui étais bien traité parce que j'étais mécanicien de précision. Les autres, malheureusement, travaillaient dans les carrières. Et Hambourg a un climat très dur. L'hiver, il y fait une température quasiment sibérienne et, pour un Africain, c'était très difficile à supporter.

Mais il y en avait un, parmi nous, qui faisait de la boxe. Les Allemands ont essayé de lui faire faire deux ou trois combats dans le camp. Un jour, ça a failli mal tourner pour lui. Il était parti chercher je ne sais quelle gamelle dans un block quand il a été surpris par un SS, et, machinalement, il s'est retourné et a voulu boxer le SS. Heureusement que les autres déportés ont crié : Non, ne fais pas ça ! Car s'il avait frappé le SS, tous les Noirs du camp auraient été pendus. »

Passent les jours et passent les semaines, et les mois, et la guerre

prend une autre tournure : la peur change de camp. Derrière les barbelés de Neuengamme, John William et ses compagnons de misère voient des avions anglais et américains traverser le ciel pour aller bombarder, à vingt-cinq kilomètres de là, le port de Hambourg. Après chaque attaque, un groupe de déportés est envoyé en ville pour effacer les dégâts, nettoyer les caves des immeubles et ramasser les morts.

« J'étais exempté de ce genre de corvées, s'émeut rétrospectivement John William, parce qu'il n'était pas question qu'un Noir sorte du camp. Pensez donc, il aurait pu tomber sur une femme allemande et la souiller ! »

En mai 1945, c'est la fin du cauchemar : le camp est libéré par l'armée américaine. Une liberté que la plupart des prisonniers noirs ne goûteront pas.

« Je sais que le boxeur s'en est sorti. Il y avait un Sénégalais qui s'en est sorti lui aussi. Mais je crois que la moitié des Noirs sont morts. Le froid, le manque de nourriture, le corps qui se desséchait. C'était terrible. Les Africains ne supportaient pas très bien tout cela. »

Depuis, John William a fait son chemin. Il a abandonné ses outils d'ajusteur-outilleur pour se consacrer à la chanson. C'est d'ailleurs en chantant, pour se donner du courage dans ses premières heures de captivité à Moulins, qu'il a découvert sa voix, et sa nouvelle voie.

Il deviendra, après-guerre, une grande vedette du show-biz, et l'interprète de succès comme *La Chanson de Lara* ou encore *Si toi aussi tu m'abandonnes*.

Chapitre XVII

L'AUTRE GORÉE

Il faut se rendre à Dakar pour retrouver le Sénégalais qui a, lui aussi, survécu à l'enfer du camp de Neuengamme. Il s'appelle Dominique Mendy. Il a gardé des heures sombres de sa vie des séquelles et un lourd handicap qui l'oblige à se déplacer avec une canne.

Dominique Mendy habitait en France au début de la guerre. Il s'engagera dans la Résistance, à Bordeaux, après avoir été touché, comme de nombreux civils et soldats africains, par l'appel, le 18 juin 1940, du général de Gaulle. Il appartenait à un réseau chargé de récupérer les Anglais parachutés dans le maquis et de les mettre en lieu sûr.

Seulement, un Noir engagé dans la Résistance, et qui se déplace dans la campagne française, ça ne passe pas inaperçu ! Dominique Mendy est vite repéré, dénoncé, arrêté, et confié à la Gestapo qui le soumettra à la torture afin qu'il livre le nom de ses compagnons.

Mendy refusant de s'exécuter, les Allemands lui fracassent les jambes avant de le déporter, à trente-cinq ans, au sinistre camp de Neuengamme, sous le matricule 32090.

Dominique Mendy retrouve là-bas un de ses compatriotes, Sidi Camara, originaire de Saint-Louis, avec lequel il se lie. Leur amitié leur permettra à l'un comme à l'autre de surmonter tant bien que mal les moments de doute, de souffrance et de désespoir.

« Sidi Camara et moi, on se voyait de temps en temps, raconte Dominique Mendy. Et quand on se voyait, on parlait bien sûr du Sénégal. On se parlait en wolof. Ça nous faisait plaisir. Ça nous faisait du bien. Aujourd'hui, quand je revois tout ça, je ne peux m'empêcher de repenser à l'île de Gorée, d'où sont partis nos ancêtres comme esclaves pour la France, pour l'Europe et pour l'Amérique. Ils ont connu la bastonnade, les coups de pieds, ils ont trouvé la mort. Eh bien, nous aussi, dans ce camp, on a vécu la même chose. On est passé finalement par les mêmes épreuves que nos ancêtres. Je me souviens que Sidi Camara me répétait tout le temps : Munël ! Munël ! Tiens bon ! Tôt ou tard ça finira. Dieu est grand ! Dieu est grand⁶¹ ! »

Dès son arrivée dans le camp, Dominique Mendy est repéré par les gardiens SS qui choisissent de faire de ce grand gaillard taillé dans le roc une sorte de planton, un homme à tout faire qu'ils méprisent ouvertement parce qu'il est noir et, à leurs yeux, forcément stupide.

Un rôle que Mendy accepte pourtant sans rechigner et dont il s'efforcera à chaque occasion de tirer le meilleur parti pour soulager la souffrance de ses compagnons d'infortune.

« Au camp, j'avais effectivement un rôle de planton, et je profitais de ma situation pour aider mes camarades. Je jouais en fait à l'ignorant avec les Allemands. Je faisais même l'imbécile. Ainsi, quand les SS me demandaient : Pourquoi est-ce que tu es Noir ? Eh bien moi je leur répondais : C'est parce que je n'ai plus de savon pour me laver. Alors, eux, bêtement, me donnaient du savon que je m'empressais de partager avec les autres déportés de mon block.

Il m'arrivait aussi d'aller voir les SS et de leur dire carrément que j'avais faim. Et à chaque fois, ils me donnaient du pain sec que je partageais avec les autres. J'ai aidé comme ça beaucoup de Français. Je les ai sauvés de la mort en leur procurant de quoi manger. »

Le dévouement, la générosité et la malice de Dominique Mendy ne passeront pas inaperçus. La France lui décernera après-guerre la Légion d'honneur. Une décoration qui trône fièrement dans le salon de sa modeste maison à Dakar.

61. Entretien avec l'auteur.

Chapitre XVIII

LE RÉVOLUTIONNAIRE DU SURINAM

Au nombre de ceux qui n'ont pas survécu à Neuengamme, il y a un déporté noir au parcours peu ordinaire. Il s'appelle Anton de Kom. Il est mort de la tuberculose douze jours avant la libération du camp.

Anton est originaire du Surinam, où ses parents, fervents catholiques, ont une petite ferme. Le pays est à l'époque une colonie hollandaise et Anton s'imprègne très tôt de ses traditions en questionnant sans relâche les anciens sur le passé et sur l'esclavage.

En 1920, son diplôme de comptabilité en poche, Anton quitte Paramaribo pour les Pays-Bas où il s'engage comme volontaire dans la cavalerie. Il a vingt-deux ans et parle, outre les langues de son pays et le néerlandais, l'anglais, l'allemand et le français.

Anton travaillera par la suite dans une banque, puis dans une société de négoce de café et de tabac.

Mais il est licencié à cause de ses engagements politiques.

Anton ne cache pas en effet son anticolonialisme et son anti-impérialisme. Il milite d'ailleurs au sein du parti communiste hollandais. Un activisme qu'il revendique de sa plume, en publiant de nombreux ouvrages, dont un livre sur la résistance des esclaves au Surinam.

« Mon pays, dénonce-t-il alors, est un pays riche, qui possède des forêts gigantesques, des fleuves immenses, et beaucoup de ressources naturelles, avec de l'or, de la bauxite, du caoutchouc, du sucre, des bananes et du café. Malgré ça, c'est un pays où les gens n'ont rien, et surtout ne sont rien.

Étrange paradoxe que vit Sranang, notre mère-patrie, que les Hollandais appellent Surinam. C'est la douzième plus riche province de Hollande, et pourtant la plus pauvre de toutes.

Sranang, ma patrie, toutes les nuits dans mon lit, en Hollande, je m'agite et je piaffe d'impatience de te revoir aussi belle que je t'ai toujours rêvée⁶². »

En 1932, le rêve se réalise. Anton rentre chez lui avec sa femme hollandaise et ses quatre enfants. Un interminable voyage en bateau. Quand il débarque à Paramaribo, le 4 janvier 1933, c'est le délire. Il

est accueilli par une foule immense. Sa réputation l'a devancé.

Tous, dans le pays, ont entendu parler de ce révolutionnaire qui n'hésite pas à pourfendre l'ordre colonial et à dire son fait à l'opresseur hollandais. Tous ont entendu parler du brûlot qu'il a publié cinq mois plus tôt, dans un journal d'Amsterdam, et dont le titre veut à lui seul tout dire : « Terreur au Surinam ».

Ce retour n'arrange pas le ministère des Colonies qui le fait surveiller par trois inspecteurs de police et lui interdit de tenir des meetings. Qu'à cela ne tienne, Anton ouvre, juste devant sa maison, un bureau en plein air, avec, en tout et pour tout, une table et deux chaises, où il reçoit à longueur de journée.

Aux ouvriers qui viennent le voir, il crie son indignation de voir l'élite coloniale vivre dans le luxe alors que la grande majorité de la population, mal payée, mal logée et méprisée, souffre terriblement.

Anton part en guerre également contre la division ethnique, et tente de réunir toutes les composantes du pays : Noirs marrons, Créoles, Javanais, Amérindiens et Indiens. Les Indiens qui, d'ailleurs, le vénèrent au point de le comparer au Mahatma Gandhi, tandis que les Javanais voient en lui la réincarnation de leur roi légendaire Gusti Amat.

Une popularité qui finit par exaspérer les autorités coloniales qui décident, au bout d'un mois, de fermer ce bureau hors du commun. Anton naturellement proteste, et il proteste tellement haut et fort que la police, pour le faire taire, l'arrête sur-le-champ et l'enferme à la prison de Fort-Zeelandia.

La nouvelle de l'incarcération d'Anton fait l'effet d'une bombe, et se répand dans tout le pays comme une traînée de poudre. Le 7 février 1933, c'est l'émeute. Quatre mille de ses partisans se massent devant le palais du gouverneur pour réclamer sa libération. Le ton monte. Les forces de l'ordre ouvrent le feu. Il y aura deux morts et de nombreux blessés.

Anton de Kom, devenu visiblement gênant pour le pouvoir colonial, est finalement libéré le 10 mai, mais remis immédiatement sur un bateau et réexpédié aux Pays-Bas. Un exil qui ne le brisera pas pour autant. Son militantisme reste intact. Il le prouve, avec son verbe et ses talents d'orateur, en prenant part à la lutte des ouvriers et en multipliant les conférences un peu partout dans le pays.

Quand la guerre éclate, quelques années plus tard, Anton n'hésite pas. Dans un pays vaincu, envahi et occupé par l'armée hitlérienne, il choisit le camp de la liberté et rejoint la résistance hollandaise. Le 7 août 1944, Anton est arrêté en pleine rue par les Allemands et envoyé à Vught, un des trois camps de concentration construits par les nazis aux Pays-Bas.

Un camp particulièrement dur, où les SS prennent plaisir à battre

les prisonniers à mort avec des bâtons enroulés de fil de fer barbelé, ou encore à lâcher leurs chiens, dressés pour mordre les parties génitales.

Vught est à l'époque divisé en deux sections. La première est réservée aux juifs en attente de transfert vers l'Allemagne pour les camps d'extermination. La seconde est destinée aux prisonniers politiques hollandais et belges.

Tout porte à croire, connaissant le caractère et l'intransigeance d'Anton, qu'il ne s'est pas laissé faire par les SS, et, un mois après son arrivée, pour le punir, les nazis l'expédient en Allemagne, avec un groupe de déportés juifs, à Sachsenhausen. Il y restera quelques semaines avant d'être transféré à Neuengamme où, gravement malade, il meurt le 25 avril 1945.

Anton, ou la liberté faite homme, n'a pas été oublié. L'université de Paramaribo et une place d'Amsterdam portent aujourd'hui son nom. Les Pays-Bas l'ont par ailleurs décoré à titre posthume.

En 1960, ses restes sont finalement retrouvés et rapatriés au Pays-Bas, aux côtés d'autres héros hollandais de la Seconde Guerre mondiale. Anton de Kom repose, depuis, au monument aux morts de la ville de Loenen.

62. Anton de Kom, *Wij Slave nuit Suriname*, Amsterdam Contact, 1934, p. 1.

Chapitre XIX

RACISME

Souffrir et mourir à Neuengamme. C'est également le destin tragique d'un autre militant de la cause noire, un déporté d'origine martiniquaise. Il s'appelle Isidore Alpha.

Bien avant le déclenchement de la guerre, Isidore se distingue déjà dans la petite communauté antillo-africaine de Paris, où il réside. Une communauté composée majoritairement d'ouvriers, et qui a ses petites habitudes, le soir, entre les bals de la rue Blomet ou de la Boule-blanche.

C'est l'époque aussi où les Noirs se découvrent véritablement entre eux avec un mélange d'étonnement, de curiosité mais parfois aussi de méfiance.

Les Africains savaient, en effet, que des millions des leurs avaient été, avec l'esclavage, déportés vers le Nouveau Monde, mais la plupart d'entre eux ignoraient ce qu'ils étaient devenus. C'est à Paris qu'ils voient pour la première fois leurs « frères » antillais et américains.

Des retrouvailles qui se concrétisent d'ailleurs par la création, avec Léopold Sedar Senghor, Aimé Césaire et Léon Gontran-Damas, de la « négritude », et une participation commune à la lutte anti-coloniale. On voit ainsi des Noirs de toutes origines manifester côte à côte en août 1935 contre l'invasion de l'Éthiopie par les troupes italiennes.

Isidore Alpha est de tous ces combats. Il milite d'ailleurs au sein de la ligue pour la défense de la race noire. Une ligue particulièrement active et proche du parti communiste français, qui s'attache à organiser les travailleurs africains et antillais en France.

En 1932, Isidore franchit le pas et se lance en politique. Il se présente aux élections législatives dans la première circonscription du VI^e arrondissement de Paris. Il ne sera pas élu mais recueille tout de même cinq cent soixante-quatre voix⁶³. Ce scrutin intervient un an après l'exposition coloniale, dans un contexte de xénophobie généralisée. L'opinion publique française s'émeut de l'« invasion nègre ». La classe politique lui emboîte le pas en restreignant l'entrée

et l'utilisation de la main-d'œuvre africaine.

En 1938, l'universitaire René Martial, chargé de cours sur l'immigration à l'institut d'hygiène de la faculté de médecine de Paris, publie un ouvrage où il exalte la pureté de la race et dénonce le métissage. Le titre en dit long sur le contenu : *Race, hérédité, folie : étude d'anthropologie, sociologie appliquée à l'immigration*. Les idées de René Martial seront largement reprises dans *L'Action française*, le grand journal de l'époque.

À Paris, des étudiants noirs se voient refuser, en juin 1939, l'entrée du dancing Le Victoria, au 47, boulevard Saint-Michel. Il faudra l'intervention du ministre des Colonies, Georges Mandel, menaçant l'établissement de fermeture, pour infléchir sa position⁶⁴.

C'est dans ce contexte que la guerre éclate. Le 31 août 1940, deux mois après leur arrivée à Paris, les Allemands reprennent le flambeau raciste et interdisent désormais aux Noirs de voyager en première classe dans le métro.

Mais, astucieux, ils évitent de s'aliéner la communauté antillo-africaine en ménageant les Togolais et les Camerounais, et vont même jusqu'à financer une de leurs églises, rue du Faubourg-Poissonnière, parce qu'ils sont persuadés qu'ils vont retrouver prochainement leurs colonies d'autrefois.

Les nazis haïssent tellement les Noirs qu'ils interdisent à tous ceux d'entre eux qui se trouvent en zone libre de franchir la ligne de démarcation.

« À Vichy, j'ai trouvé un grand nombre d'hommes de couleur récemment démobilisés et encore sous l'uniforme, raconte l'ancien président du Sénat, Gaston Monnerville. On leur avait refusé tout accès dans les trains partant vers la zone nord, depuis Langon jusqu'à l'extrême est de la ligne de démarcation.

Ce qui nous attrista profondément, c'est que cet ordre odieux venait de l'administration française.

C'était en effet le ministère des P et T qui l'avait signé et fait afficher⁶⁵. »

À l'instar de Gaston Monnerville, les autres parlementaires coloniaux, le Sénégalais Galandjou Diouf, les Guadeloupéens Gratien Candace et Maurice Satineau, sont révoltés. Ils protestent auprès de Pétain. Finalement, l'interdiction faite aux Noirs de revenir en zone occupée est levée en mai 1941, soit un an après l'armistice.

En septembre 1942, Gratien Candace reprend la plume pour se plaindre à nouveau au Maréchal d'une circulaire du secrétariat d'État à l'Agriculture et au Ravitaillement indiquant que « les juifs et les gens de couleur » ne peuvent prétendre à des congés payés en zone occupée.

« Les Français de couleur désirent savoir s'ils peuvent continuer à regarder en face, les yeux dans les yeux, leurs compatriotes de race blanche avec ce sentiment de fraternité qui les a toujours animés⁶⁶. »

La lettre restera sans réponse.

Le racisme anti-noir des Allemands, visiblement partagé par l'administration de Vichy, n'épargne même pas un membre du gouvernement, ami personnel de Pétain, le secrétaire d'État aux Colonies, Henry Lémery. Son seul tort, c'est d'être martiniquais et mulâtre. Nommé le 12 juillet 1940, il est démissionné par les nazis moins de deux mois plus tard, le 6 septembre.

Pendant ce temps, à Paris, Isidore Alpha, lui, se cache. Il craint pour sa vie et redoute de connaître le même sort que le président de son organisation, l'instituteur malien Thiémoko Garan Kouyaté, exécuté dès l'arrivée des Allemands.

Mais le militant martiniquais finit par être arrêté. Où ? Quand ? Comment ? Il n'a pas été possible de le savoir. Ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'Isidore Alpha a été déporté à Neuengamme, et qu'il figure au registre des décès du camp⁶⁷.

63. Pascal BLANCHARD, Éric DEREQ, Gilles MANCERON, *Paris noir*, Hazan, 2001.

64. Dominique Chathuant : <http://candace.online.fr>.

65. Gaston Monnerville, *De la France équinoxiale au Palais du Luxembourg*, Plon, 1975.

66. Dominique Chathuant : <http://candace.online.fr>.

67. *Totenbuch Neuengamme, French Miscellaneous nationality sections*, Hamburg, 1966.

Chapitre XX

UN CONGOLAIS À DACHAU

C'est le dévouement et la générosité qui caractérisent également un autre déporté d'origine africaine, plus précisément congolaise, John Vosté, qui sera envoyé, lui, à Dachau.

John Vosté vivait à Malines, dans la banlieue de Bruxelles, quand la Seconde Guerre mondiale a éclaté. Lorsque la Belgique est envahie par Hitler, en mai 1940, il s'engage immédiatement dans la Résistance au sein du MNR, le Mouvement national royaliste.

Le MNR était en fait une branche parmi d'autres de la Résistance en Belgique qui se composait, côté flamand et côté wallon, d'une trentaine de groupements aux effectifs et aux objectifs différents mais coordonnés.

Au sein du MNR, John Vosté était un résistant particulièrement actif. Il a participé à de nombreuses missions de sabotage, notamment de lignes de chemin de fer essentielles pour l'acheminement du matériel ennemi. De véritables actions de harcèlement qui nécessitent lors de chaque opération une grande mobilité et une grande rapidité de mouvement.

John Vosté aurait été fier de voir avec quelle maestria son groupement prit une part décisive dans la débâcle allemande en s'emparant du port stratégique d'Anvers en septembre 1944. Un port que l'occupant voulait garder coûte que coûte ou, pire, rendre inutilisable. Il sera finalement pris intact et remis aux Alliés grâce à l'action et à l'efficacité du MNR, appuyé par d'autres mouvements de Résistance.

Si John Vosté n'a pas participé à cette victoire éclatante et importante pour la libération de la Belgique, c'est parce qu'il avait été depuis longtemps arrêté. Pour lui, la guerre s'achève en 1942, lorsqu'au cours d'une mission il est repéré et capturé par les Allemands. C'est pour lui le début d'un insoutenable calvaire, qui l'emmènera de geôle en geôle, de la Belgique en Allemagne, de l'Allemagne en Autriche.

On retrouve d'abord sa trace à la prison de Bochum. Comme il parle l'allemand, ses geôliers l'emploient comme traducteur lors des interrogatoires des prisonniers belges, wallons comme flamands.

John Vosté est ensuite transféré au camp d'Esterwegen, une annexe de Neuengamme, près de Hambourg, où il restera quelques semaines. De là, il sera envoyé à la prison autrichienne de Gratz, puis à Hartheim, un des quarante-neuf kommandos du terrible camp de Mauthausen. Ce sera sa dernière escale avant sa destination finale, le camp de concentration de Dachau.

Dès son arrivée, John Vosté a la surprise de retrouver une forte colonie belge, et surtout un de ses amis d'enfance, habitant Malines comme lui, Jean Volckaerts.

John Vosté sera d'un grand secours pour son ami et pour nombre de ses compatriotes. Il avait, si l'on peut dire, la chance de travailler dans un kommando et de pouvoir circuler à l'intérieur du camp. Du coup, chaque fois qu'il le pouvait, il rapportait un peu de pain qu'il distribuait autour de lui. Il faisait par ailleurs profiter ses compagnons de la moindre information qu'il réussissait à glaner dans les allées du camp.

C'est ainsi qu'il évitera à son ami Jean Volckaerts la mort dans la chambre à gaz. Un épisode que l'intéressé raconte avec des sanglots dans la voix.

« Il y avait plusieurs personnes qui devaient partir pour être gazées. Moi je ne le savais pas. Mais Johnny, lui, le savait. Comme j'étais handicapé et incapable de travailler, il savait qu'on allait m'emmener en priorité.

Quand les Allemands sont arrivés, Johnny m'a fait discrètement signe et m'a demandé de sortir. Moi, je ne comprenais pas ce qu'il voulait me dire mais, vu qu'il insistait, je suis quand même sorti. Et là j'ai vu qu'on regroupait des prisonniers.

Finalement, quelqu'un d'autre a été emmené à ma place pour être gazé. Et moi j'étais sauvé. Sauvé grâce à Johnny ! Autant dire que, même s'il est mort aujourd'hui, je lui serai éternellement reconnaissant. Il m'a sauvé la vie. Oui ! Il m'a sauvé la vie.

Il a aussi aidé beaucoup de Belges. Il y avait beaucoup de malades parmi nous qui mouraient de faim et d'épuisement dans ce qui servait d'hôpital au camp. Le Revier ! John leur apportait un morceau de croûte. C'était un ami pour nous tous, un garçon très gentil, avec un bon caractère. En plus, il était très ému et surtout il connaissait la fraternité⁶⁸. »

Le 28 avril 1945, Dachau est libéré. John Vosté et Jean Volckaerts retournent dans leur petite ville de Malines en Belgique, heureux d'avoir échappé ensemble à une fin horrible.

Les deux hommes, inséparables avant guerre, ne se quitteront plus jusqu'à la mort de « Johnny », le 6 septembre 1993.

68. Entretien avec l'auteur.

Chapitre XXI

LE NORVÉGIEN NOIR

Rester neutre avant tout : c'est la politique de la Norvège dès le début de la Seconde Guerre mondiale. Elle refusera ainsi à la France et à l'Angleterre de faire transiter leurs troupes sur son territoire. Une aubaine pour Hitler, qui lorgne les gisements de fer du pays, et qui ne tarde pas à fondre sur sa proie.

Paris et Londres auront beau miner les eaux territoriales norvégiennes, les Allemands débarquent le 9 avril 1940 dans le port de Narvik. Le roi de Norvège donne l'ordre de résister mais il est trop tard. Après trois mois d'une bataille particulièrement meurtrière pour les deux camps, c'est la capitulation.

Le roi s'enfuit en Angleterre. Un nouveau gouvernement norvégien pro-nazi est installé et la monarchie abolie. Mais la classe politique dans son ensemble refuse de coopérer. Même réaction chez les Norvégiens, qui entrent alors en résistance partout dans le pays, avec des actions de sabotage et d'espionnage au profit des forces alliées.

Une résistance qui commence d'ailleurs dès l'école où les élèves s'enhardissent à porter une agrafe à la boutonnière pour manifester qu'ils « restent unis ». Mais ce symbole est vite interdit. Qu'à cela ne tienne, on en trouvera un autre : ce sera une petite pomme de terre piquée dans un cure-dents. Ce signe de ralliement est à son tour rapidement réprimé mais les élèves ne désarment pas. Ils le remplacent par une pièce d'un sou portant l'effigie du roi.

Les enseignants ne sont pas en reste et refusent d'intégrer le syndicat créé par les nazis. Ils mettent de la mauvaise volonté à appliquer le nouveau programme scolaire et sont rejoints dans leur mouvement par les évêques norvégiens qui démissionnent en bloc en février 1941.

La répression est féroce, avec des arrestations en cascade et des tortures systématiques sur les prisonniers. Rien que dans la journée du 20 mars, un millier d'enseignants sont arrêtés dans tout le pays et envoyés dans des wagons à bestiaux à Grini.

Grini est une ancienne prison transformée par les Allemands en un effroyable camp de concentration où croupissent, dans des conditions particulièrement inhumaines, les résistants norvégiens et les soldats capturés par les nazis.

Dix-neuf mille sept cent quatre-vingt-huit déportés, précisément, passeront par Grini durant la guerre. Parmi eux, au moins un Noir, dont l'existence est révélée par un de ses compagnons d'infortune, Odd Nansen.

Nansen ne se souvient pas du nom de ce Noir arrivé en même temps que lui en 1943 à Grini. Mais il se rappelle en revanche l'étonnement du commandant du camp.

« Le commandant nous a tous passés en revue en nous toisant. Puis il a aperçu le Noir. C'était un Sud-Africain qui avait été arrêté à Oslo récemment.

Le commandant a tout de suite pensé que c'était un homosexuel ! Je crois en fait qu'il n'avait sans doute jamais vu de Noir. Il a ensuite demandé au Sud-Africain de s'avancer pour qu'il puisse mieux l'observer. Il lui a posé une question en allemand. L'autre a secoué la tête pour dire qu'il ne comprenait pas et a marmonné quelques mots en anglais.

L'interprète est alors intervenu. Mais finalement le commandant n'avait plus envie de parler. Il a mâchonné sa cigarette et l'a glissée dans l'autre coin de sa bouche. Il est ensuite reparti, troublé, les mains dans les poches, dans une démarche un peu coincée, en grommelant qu'il ne savait pas qu'il y avait des Norvégiens noirs⁶⁹. »

Qu'est-il advenu de ce Noir ? Comment a-t-il été traité dans le camp ? Est-il sorti vivant ? Est-il mort de froid, de faim ? A-t-il été exécuté ? L'histoire ne le dit pas.

69. Odd NANSEN, *From Day to Day*, traduit par Katherine John, G.P. Putnam's sons, New York, 1949, p. 309.

Chapitre XXII

BLANCHETTE

C'est la seule femme noire déportée durant la Seconde Guerre mondiale dans un camp de concentration, dont on connaisse un peu l'histoire. Elle vivait en France au moment de la guerre. Où ? Nous l'ignorons, tout comme son nom.

Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'elle a été déportée en février 1944 au camp de concentration de Ravensbrück au nord de l'Allemagne.

Une déportée parisienne, Renée Hautecœur, qui faisait partie du même convoi qu'elle, se souvient :

« Notre convoi est arrivé le 3 février. Nous étions un millier de femmes. Ça a été le plus gros convoi de femmes. Nous venions de toutes les prisons de France. Et au milieu de toute cette foule, il y avait exceptionnellement une femme noire. Elle devait avoir dans les trente-cinq ans. Elle me paraissait assez flétrie, assez fatiguée, le visage marqué. Où avait-elle été incarcérée ? Je ne le sais pas. Mais certainement les Allemands ne se sont pas gênés pour la maltraiter du fait qu'elle était noire⁷⁰. »

Le voyage est long, pénible. À l'arrivée à Ravensbrück, c'est le choc. Une angoisse terrible, résumée en quelques mots par une déportée espagnole, Neus Catala i Palleja.

« Ma première impression était que j'allais rapidement y laisser ma peau. Ravensbrück avec ses rues sombres, ses baraquements d'un vert noirâtre, ses toits noirs, son ciel de plomb, ses innombrables corbeaux attirés par l'odeur de chair brûlée, de ses cadavres suppliciés qui, jour et nuit, sans interruption, s'échappaient dans une épaisse fumée par la cheminée des quatre fours crématoires⁷¹. »

C'est dans cet enfer que débarque la jeune femme noire. Terrorisée, elle se renferme sur elle-même jour après jour, ne parvenant pas à nouer de contact avec les autres déportées, au point que certaines d'entre elles finiront par lui affubler un surnom peu honorable.

« Est-ce parce qu'elles n'avaient pas bien compris son nom, toujours est-il que les camarades qui étaient dans le même bloc qu'elle l'avaient surnommée Blanchette.

Certainement pas par dérision, mais plutôt amicalement. Car il n'était pas question de se moquer d'une camarade qui avait les mêmes problèmes que nous. »

Et Renée Hautecœur d'ajouter :

« Nous avons tous la curiosité de savoir qui était cette femme. Avait-elle été employée de maison ? Je me suis posé la question parce qu'il y avait beaucoup de nobles dans notre convoi. Mais elle ne répondait pas. Elle était assez renfermée. Certainement qu'elle était traumatisée de se retrouver là. Elle disait tout le temps : j'ai froid, j'ai froid. C'est tout ce qu'on pouvait en tirer. »

Le froid, la faim, les travaux forcés, les journées de cette mystérieuse déportée noire à Ravensbrück s'égrènent comme un interminable calvaire.

« Elle faisait les mêmes travaux que nous, précise Renée Hautecœur. Les Allemands ne faisaient pas de différence. Les mêmes travaux, c'était dessoucher, assécher les marais, rouler les grandes roues de pierre pour écraser le mâchefer. »

Renée Hautecœur suivra mois après mois la descente aux enfers de cette jeune femme. Mais engoncée dans ses propres souffrances, elle finit par la perdre de vue. Quand ? Elle ne s'en souvient plus.

« À mon avis, dit-elle, cette femme noire n'a pas survécu très longtemps. Au début on ne gazait pas systématiquement à Ravensbrück. Mais le froid, la faim, les mauvais traitements étaient suffisants pour faire mourir quelqu'un. Et elle, c'est certain, elle n'était pas armée pour supporter la misère du camp. »

Le 28 avril 1945, Ravensbrück est libéré. Mais le bilan est terrible. Sur les deux cent mille déportés passés par le camp, la moitié a trouvé la mort. La femme noire en faisait-elle partie ?

70. Entretien avec l'auteur.

71. Neus CATALA I PALLEJA, *De la résistance à la déportation*, Édition l'eina, Barcelone.

Chapitre XXIII

L'ÉQUATO-GUINÉEN DE MAUTHAUSEN

Franquistes contre républicains. Les premiers appuyés par l'Allemagne et l'Italie, les seconds par l'URSS et des volontaires des brigades internationales. La guerre d'Espagne aura servi de répétition générale au deuxième conflit mondial. Une guerre civile qui a fait en trois ans pas moins de cinq cent mille morts et jeté des centaines de milliers de civils et de soldats républicains sur les routes de l'exode.

Franchissant les Pyrénées dès janvier 1939, ils se réfugient pour la plupart en France, où ils sont parqués comme des prisonniers dans des camps sommaires, construits à la hâte pour faire face à ce déferlement imprévu et ininterrompu. Une captivité de courte durée car, avec la grande guerre qui se profile à l'horizon, Paris a besoin de soldats.

En février, les premiers Espagnols sont libérés, et le mouvement ira en s'accéléralant les mois suivants. Beaucoup d'entre eux, impatientes d'en découdre avec les alliés allemands de Franco, s'enrôlent dans l'armée française.

Dans ce flot de réfugiés qui prennent ou retrouvent les armes, un homme détonne. Il s'appelle Carlos Greykey. Il détonne parce qu'il est l'un des rares Noirs à avoir combattu dans l'armée républicaine, et l'un des rares Africains à vivre en Espagne à cette époque.

Carlos Greykey, qui parle le catalan parfaitement, est né et a grandi à Barcelone, où s'étaient installés ses parents originaires de Fernando Poo, une île située au large de la Guinée équatoriale, l'ancienne colonie espagnole.

Fuyant lui aussi l'Espagne après la défaite républicaine, Greykey se retrouve en France, où il reprend du service. Capturé sur la ligne de front, il est déporté en Autriche dans le camp de concentration de Mauthausen, où les Allemands s'acharneront à l'humilier, comme en témoigne un survivant espagnol.

« Les Allemands n'avaient pas l'habitude de voir des gens de couleur, raconte Juan de Diego. Ils ont donc habillé Carlos avec un costume de la garde royale yougoslave, un costume rouge, pour faire de lui une sorte de groom comme on en voit dans les

hôtels. Un groom pour leur ouvrir la porte et pour les servir à table⁷². »

Il y avait à Mauthausen d'autres Noirs. Mais, eux, contrairement à Carlos, venaient de pays comme la France, l'Angleterre, les États-Unis, où l'on était habitué à leur présence, qu'elle fût acceptée ou non.

On notera au passage que malgré la ségrégation encore en vigueur aux États-Unis, le gouvernement américain consentira à enrôler des Noirs pour qu'ils aillent verser leur sang sur les champs de bataille européens au nom d'une liberté qui leur était refusée chez eux !

Un de ces soldats noirs américains, le marin Lionel Romney, capturé en juin 1940 par les Italiens, faisait partie des déportés de Mauthausen⁷³.

Pour Carlos Greykey, les choses sont différentes. Ses compatriotes espagnols, frères d'armes républicains et prisonniers comme lui, n'avaient pour la plupart jamais vu d'Africains de leur vie !

« À l'époque de la république, souligne Juan de Diego, nous ne connaissions effectivement pas beaucoup de gens de couleur. Mais ce qui est extraordinaire, c'est que tout en découvrant cette nouveauté-là, dans le camp, on ne voyait pas Carlos comme un Noir.

L'intégration était tellement belle qu'on le considérait comme un des nôtres. C'est dire qu'il n'y avait pas de racisme ! Absolument pas. Je suis formel. On n'avait pas le temps pour ça.

Dans le camp il y avait en fait une solidarité extraordinaire. On n'avait pas le temps de penser à nos différences. On ne voulait pas y penser. On n'avait pas le temps de penser à nos mauvais comportements d'avant. On était guéri de tout ça, guéri d'une éducation faussée. »

Mais la solidarité entre Espagnols ne réussira pas à enrayer l'hécatombe. Sur les dix mille déportés républicains, seuls deux mille survivront à l'enfer de Mauthausen. Un enfer d'autant plus terrible pour Carlos Greykey que les Allemands ne tardent pas, après l'avoir asservi, à le prendre en grippe.

« Les SS se sont bien amusés avec lui, mais ils ont fini par se lasser et Carlos a commencé à tomber en disgrâce et à rencontrer de sérieuses difficultés. Les Allemands ne voulaient même plus qu'il touche leurs affaires, ni même qu'il les serve à table. On a vraiment craint le pire.

La chance, c'est que nous, les Espagnols, nous étions nombreux, et nous avions une position importante dans le camp. Et comme, pour nous, Carlos était un Espagnol comme nous et que nous l'aimions beaucoup, nous avons eu à cœur de l'aider et de le sauver.

Et c'est ce que nous avons fait. Nous l'avons aidé et nous l'avons sauvé. »

Le 7 mai 1945, le camp de Mauthausen est libéré par les Américains. Carlos Greykey rentre chez lui en Espagne.

72. Entretien avec l'auteur.

73. Mitchell G. BARD, *Forgotten Victims*, Oxford, 1994, p. 65.

Chapitre XXIV

KAPO NOIR À AUSCHWITZ

Dans l'échelle de la cruauté humaine, Auschwitz détient incontestablement la palme de l'horreur. Plus qu'un camp de concentration, il a été conçu par les nazis comme un camp d'extermination dans l'optique de la solution finale, c'est-à-dire l'élimination de tous les juifs d'Europe.

Un million à un million et demi d'hommes, de femmes et d'enfants y seront assassinés en l'espace de seulement quatre ans. En fait, dès l'arrivée des convois, les trois quarts des déportés sont, sans même passer par le camp, envoyés directement à la chambre à gaz.

« Quand les premiers cristaux passaient à l'état gazeux sur le sol de la chambre, raconte un survivant, Raul Hilberg, les suppliciés se mettaient à crier. Pour échapper au gaz qui montait, les plus forts renversaient les plus faibles, escaladant les corps prostrés pour prolonger leur vie en atteignant les couches d'air encore non imprégnées de gaz.

L'agonie durait deux minutes environ et, tandis que les cris faiblissaient, les mourants s'entassaient les uns sur les autres⁷⁴. »

La mort par asphyxie au gaz, la mort également par pendaison publique. Les SS n'hésitent pas, à la moindre incartade des déportés, à procéder, pour l'exemple ou pour le plaisir, à des exécutions sommaires sur la grande place du camp.

Il y a d'ailleurs tellement de morts et tellement de corps qu'ils ne savent bientôt plus où les mettre.

« Les cadavres étaient tordus et enchevêtrés les uns dans les autres au point qu'on ne pouvait pas distinguer à qui appartenaient les membres, ajoute un autre survivant, Hermann Langbein. J'ai vu par exemple un mort qui avait l'index enfoncé de plusieurs centimètres dans l'oreille d'un autre⁷⁵. »

Rudolf Hoess, le commandant du camp, n'est pas peu fier de l'avouer :

« Au début, un grand bûcher nous servait à brûler dix mille cadavres. Par la suite, on procédait à l'incinération dans les fosses communes vidées des cadavres précédents.

Au début, on arrosait les cadavres avec des sous-produits du pétrole, par la suite avec de l'alcool méthylique. Dans les fosses, les incinérations se poursuivaient sans interruption, de jour et de nuit.

Vers la fin de 1942, toutes les fosses communes furent nettoyées. Le nombre des cadavres qui y avaient été enterrés s'élevait à cent sept mille⁷⁶. »

Pour rythmer ce quotidien macabre, les Allemands créent un orchestre avec ceux des déportés qui savent jouer d'un instrument. Un orchestre composé de violons, de hautbois, clarinettes ou tambours et qui joue, dans les allées du camp, des marches, du fox-trot ou des airs classiques.

La formation est, un temps, dirigée par un déporté juif polonais, Ludwik Zuk-Skarzewski. Dans une correspondance, échangée après-guerre avec un ancien d'Auschwitz, il nous apprend, au détour d'une phrase, qu'il y avait dans ces *Lagerkapelle*, ces orchestres de camp comme on les appelait, des musiciens de toutes les couleurs.

« Après mon départ de Birkenau, écrit-il, je suis allé à Gross-Rosen, à Sachsenhausen et à Falkensee, où nous travaillions à la production de tanks et de fusées V2. Là aussi on m'a donné l'ordre d'organiser un orchestre, dans lequel se trouvaient des musiciens de renommée internationale, ainsi que des Noirs et des mulâtres⁷⁷. »

À Auschwitz, la très grande majorité des déportés sont des juifs. Ils arrivent de Slovaquie, de France, de Belgique, des Pays-Bas ou encore d'URSS. Auschwitz est leur cimetière, mais aussi un laboratoire d'expériences médicales en tout genre, où officie le tristement fameux Josef Mengele.

Pour maintenir la discipline, les SS se font aider, comme dans tous les autres camps, par des « kapos ». Ce sont des déportés, particulièrement zélés et méchants, choisis le plus souvent parmi les prisonniers de droit commun.

Mais, comme toujours en pareil cas, il y a eu des exceptions. Et à Auschwitz, l'exception s'appelle Hugo, un kapo qui a la particularité d'être gentil et... noir. Sylvain Kahn, un déporté juif français arrivé à Auschwitz en mars 1944, a livré ce témoignage à son fils :

« Hugo était grand et fort, et il se dégageait de lui beaucoup de sympathie. Il était assez jeune. Il devait avoir la trentaine. Et surtout, ce n'était pas un kapo comme les autres.

En fait, les nazis l'avaient choisi parce qu'ils voulaient se moquer de lui. Ils le ridiculisaient en permanence. C'était d'ailleurs pareil pour les autres Noirs du camp. Ils n'étaient pas très nombreux mais ils étaient traités comme les juifs.

Hugo était conscient de cette situation. Il nous en parlait lui-même. Mais il acceptait de jouer le jeu avec les SS. Du coup, les Allemands lui donnaient tout le temps du pain qu'il venait partager avec nous.

Pour moi, cet homme, c'était vraiment la Providence qui nous l'envoyait. Il m'a aidé à tenir le coup et à survivre⁷⁸. »

Quel est le nom d'Hugo ? Depuis quand se trouve-t-il ici ? De quel

pays vient-il ? Silvain Kahn n'en sait rien. Tout ce dont il se souvient, c'est que ce grand Noir était très apprécié de la communauté française pour laquelle il faisait preuve d'une extrême générosité.

« Hugo était quelqu'un de très humain. Il avait été chargé par les Allemands de surveiller les déportés qui construisaient les routes. Mais lui, contrairement aux autres kapos, il ne nous cognait pas. Bien au contraire, il nous encourageait. Il aidait les plus faibles et tenait compte des possibilités de chacun pour répartir le travail équitablement. »

Si la bonté d'Hugo soulage bien des souffrances, elle n'efface pas pour autant les rigueurs d'Auschwitz. Il assiste, impuissant, comme ses compagnons d'infortune, à la déchéance des uns mais aussi à la révolte des autres.

Un réseau de résistants s'est en effet créé dans le camp. Il parvient même à nouer des liens avec l'extérieur. Le 7 octobre 1944, le commando passe à l'action. Armé de grenades volées, il réussit à faire sauter un crématorium. Une attaque qui dégénère en affrontement. Bilan : quatre cent cinquante déportés et trois SS tués.

Après enquête, le commandant du camp découvre que quatre femmes, affectées à l'entretien des chambres à gaz et des fours crématoires, ont fourni les explosifs. Elles seront pendues publiquement.

Mais dans ce ciel terriblement sombre d'Auschwitz, une lueur commence à poindre. Depuis six mois, la zone est régulièrement bombardée par l'aviation alliée. L'intensification de ces frappes finit par pousser les Allemands à faire évacuer le camp.

Le 17 janvier 1945, les déportés sont rassemblés sur la grande place pour un dernier appel avant de prendre la route. Cinquante-huit mille hommes, femmes et enfants, aussi faibles les uns que les autres, sont alors condamnés à rallier à pied la Pologne et l'Allemagne dans un froid terrible.

C'est « la marche de la mort », marche interminable, pendant des jours et des nuits, jusqu'à l'arrivée au camp de Buchenwald. Une marche qu'Hugo n'aura pas connue. Il n'est en effet jamais sorti d'Auschwitz.

Après s'être bien moqués de lui et l'avoir bien utilisé, les Allemands l'ont fait disparaître brutalement, en novembre 1944.

74. Raul HILBERG, *La Destruction des juifs d'Europe*, Fayard, 1988.

75. Hermann LANGBEIN, *Hommes et femmes à Auschwitz*, Fayard, 1975.

76. Rudolf HOESS, *Le commandant d'Auschwitz parle*, Julliard, 1959.

77. Simon LAKS, *Mémoires d'Auschwitz*, Cerf, 1991, p. 27.

78. Entretien de l'auteur avec Alain Kahn, fils de Silvain Khan.

Chapitre XXV

LIBÉRATEURS NOIRS

«**J'**avais quatorze ans quand on m'a libéré de Buchenwald, le 11 avril 1945. Soudain, un grand silence envahit le camp, le bombardement cessa. Notre baraque était proche de l'entrée principale et je vis des soldats portant un uniforme différent entrer dans le camp. Les prisonniers accoururent de partout. Je courus après une Jeep et je vis des soldats américains noirs. Je me précipitai vers l'un d'eux et le touchai. Il s'appelait Léon Bass. »

Ce témoignage d'un rescapé polonais, Romek Waisman⁷⁹, nous rappelle que l'histoire des camps de concentration, c'est, certes, celle des déportés qui y ont souffert, mais c'est également celle de leurs libérateurs.

Ces libérateurs sont russes, canadiens, anglais, mais surtout américains avec, parmi ces derniers, de nombreux soldats noirs.

« Ça a été le moment le plus incroyable de ma vie, ce jour où les Américains sont arrivés, se souvient le prix Nobel Elie Wiesel, qui se trouvait lui aussi à Buchenwald. Je me rappellerai toujours avec tendresse ce grand soldat noir. Il pleurait comme un enfant. Il pleurait de douleur, toute la douleur du monde, mais aussi de fureur⁸⁰. »

Si les soldats noirs américains sont pétrifiés par ce qu'ils découvrent, c'est sans doute parce que ce spectacle de corps décharnés et faméliques les renvoie à leur propre histoire et aux chaînes de leurs ancêtres. La souffrance des déportés, c'est un peu la leur et elle transparaît dans leurs premiers gestes. Ils font preuve d'une grande humanité.

« Quand je suis sorti de la baraque, les SS s'étaient sauvés, raconte un autre déporté, Henry Oster, qui avait dix-sept ans à l'époque. J'ai alors aperçu des gens que je n'avais jamais vus. Et le plus étrange c'est qu'ils étaient noirs ! Un convoi s'est ensuite approché avec des soldats noirs et des Blancs. Ils nous apportaient à manger. Et ce qui m'a marqué, c'est que les soldats noirs étaient beaucoup plus généreux que les soldats blancs quand ils nous distribuaient la nourriture et les vêtements⁸¹. »

En ce 11 avril 1945, parmi les soldats noirs américains qui libèrent Buchenwald, il y a un photographe. Il s'appelle William A. Scott, III.

Son premier réflexe est d'immortaliser pour la postérité ces scènes insoutenables. Mais il est vite submergé par l'émotion.

« Il y avait des squelettes partout. Ils déambulaient dans tout le camp. C'était indescriptible. C'était irréel. Je n'avais jamais imaginé voir un jour quelque chose comme ça. J'ai alors sorti mon appareil et j'ai commencé à prendre quelques photos. Mais j'ai vite arrêté. Ça devenait insoutenable. Je me suis mis ensuite à marcher, complètement hagard, avec les survivants, en regardant tous ces gens et tous ces corps démembrés⁸². »

Comme à Buchenwald, on verra des GI noirs libérer Dachau, ou encore des camps de prisonniers comme celui d'Ohrdruf en Allemagne. Mais l'ironie, dans tout ça, c'est que ces mêmes soldats noirs qui ont contribué à sauver des vies et à vaincre Hitler, sont eux-mêmes, au sein de l'armée américaine, victimes d'un racisme qui n'a rien à envier au nazisme. Ils sont considérés comme des êtres inférieurs.

D'ailleurs, pour entrer dans l'armée, la plupart d'entre eux ont dû batailler ferme. On ne voulait pas d'eux. Au début de la guerre, alors que des millions de Noirs se pressent pour s'engager, les centres de recrutement s'emploient à les décourager, en s'appuyant notamment sur une très sérieuse étude réalisée en 1925 selon laquelle les Noirs sont « physiquement inaptes au combat » parce que leur cerveau est « trop léger », et qu'ils sont « incapables » de contrôler leurs émotions.

La ségrégation est telle que même les trois cent mille prisonniers allemands, envoyés à partir de 1943 dans les camps d'internement aux États-Unis, sont mieux traités par les fermiers blancs et les entreprises où ils doivent travailler, que les Noirs dans leur propre pays.

« Le seul endroit où nous soyons bien traités, c'est encore au travail parce qu'il y a des Noirs, écrit le 2 juillet 1945 l'un de ces nazis, détenu au camp d'Aliceville en Alabama. Même les Américains qui nous détestent le plus et qui d'habitude nous traitent le plus mal font un effort pour ne pas montrer aux Noirs qu'il peut y avoir des hommes blancs qui aient moins de valeur qu'un *nigger*⁸³. »

Finalement, sous la pression des leaders noirs, les autorités américaines finissent par céder. Un million de Noirs sont enrôlés. Mais pas question, cependant, de déroger à la sacro-sainte règle de la ségrégation. On crée à leur intention des unités à part où ils se retrouvent exclusivement entre eux.

Et pour éviter que leur engagement ne leur donne des idées plus tard, seuls 30 % des Noirs sont effectivement incorporés dans des unités de combat. Les autres sont affectés dans des bataillons du génie, de manutention ou de transport.

C'est le cas de l'un des rares GI noirs à avoir participé au débarquement, Jon Hendricks, devenu après-guerre un célèbre jazzman. Lorsqu'il s'engage, en 1942, il est envoyé en formation dans

le Sud ségrégationniste, où il subit, comme tous les autres Noirs, insultes et vexations de la part des officiers blancs. Quelques mois plus tard, il apprend que sa compagnie ira se battre en Europe.

« Je compatissais aux souffrances de ces pauvres gens, notamment des juifs, raconte notre vétéran. Je n'aimais pas Hitler. Mais nous, les Afro-Américains, souffrions également du racisme, de l'intolérance.

Alors je ne voyais pas bien notre place dans cette guerre. Je me disais : "Battez-vous entre vous !" ⁸⁴ »

Jon débarque d'abord en Écosse, puis se retrouve en Angleterre, sur la base aérienne de Kettering, où il charge des bombes sur les avions en mission pour la France et l'Allemagne. Le soir, il rejoint les autres Noirs de la base. Ils ont peu de contact avec la population.

« Des officiers américains blancs ont fait le tour de la ville pour expliquer que nous n'étions pas fréquentables, que nous avions la syphilis ⁸⁵. »

Comme beaucoup de soldats noirs américains, Jon Hendricks finira par ne plus supporter cette ségrégation et par désertier. Mais, arrêté un an plus tard à Besançon, il est traduit devant une cour martiale et condamné à trois ans de travaux forcés. Il effectue les premiers mois de sa peine à Marseille. « Les seuls jours de repos étaient ceux des pendaions ou des pelotons d'exécution », se souvient-il ⁸⁶.

Quatre-vingts pour cent de ces condamnés sont des Noirs, alors que ces derniers forment moins d'un quart des effectifs.

En 1946, Jon rentre, menottes aux poignets, aux États-Unis, où rien n'a changé. Mais, conforté par sa participation à la victoire sur le nazisme et par la conviction qu'on peut terrasser le racisme, il s'engage comme beaucoup de GI noirs dans la lutte pour les droits civiques.

Un combat qu'ils réussiront à remporter, emmenés par Martin Luther King, non sans peine... vingt ans plus tard.

79. Musée virtuel, Canada.

80. Interview au *New York Times*, 1989.

81. Asa GORDON, *William A. Scott, III and the Holocaust. The Encounter of african american liberators and jewish survivors at Buchenwald*, Atlanta Daily World 26, 28, 30 et 31 mars 1995.

82. William A. SCOTT, III, *World war II veteran remembers the horror of the holocaust* (D 805 A2 W66, 1990, United States Holocaust Memorial Museum.)

83. Yvan MATAGON, « Des Camps trois étoiles pour prisonniers nazis », *Historia*, 1^{er} octobre 2003.

84. Benoît HOPQUIN, « La Guerre en noir et blanc », *Le Monde*, 4 juin

2004.

85. *Ibid.*

86. *Ibid.*

Table

Chapitre I : Konzentrationslager

Chapitre II : Race inférieure

Chapitre III : La honte noire

Chapitre IV : Stérilisation

Chapitre V : De Dar es-Salaam à Sachsenhausen

Chapitre VI : Cauchemar

Chapitre VII : Au Guelowar

Chapitre VIII : Exécutions

Chapitre IX : Nassy

Chapitre X : Piège danois

Chapitre XI : Terre muette et stérile

Chapitre XII : Neg Doubout

Chapitre XIII : Tous esclaves

Chapitre XIV : Buchenwald

Chapitre XV : Un Martiniquais dans l'enfer

Chapitre XVI : L'Ivoirien de Neuengamme

Chapitre XVII : L'autre Gorée

Chapitre XVIII : Le révolutionnaire du Surinam

Chapitre XIX : Racisme

Chapitre XX : Un Congolais à Dachau

Chapitre XXI : Le Norvégien noir

Chapitre XXII : Blanchette

Chapitre XXIII : L'Équato-Guinéen de Mauthausen

Chapitre XXIV : Kapo noir à Auschwitz

Chapitre XXV : Libérateurs noirs

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France